

|  
—

|  
—

Dépôt légal en Suisse.

Numéro ISBN: 978-2-9700557-9-2

Illustration de couverture de Olivier Blandenier

Toute reproduction totale ou partielle d'un extrait quelconque de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment à des fins autres que l'usage personnel est totalement illicite.

**LES EDITIONS DE L'ESCARBOUCLE**

Case postale 894

1400 YVERDON-LES-BAINS

SUISSE — [www.escarboucle.ch](http://www.escarboucle.ch)

# **Les enfants blessés**

L'association littéraire  
de l'Arc jurassien présente :

Du même auteur aux Editions  
de l'Escarboucle

*Caravane humaine*, roman initiatique dans  
le Rouergue

*Quentin la Broussaille*, Cévennes de mon  
cœur, roman Provençal, hommage  
à la pierre sèche

*Trait de plume*, prose

*Un vent d'ailleurs*, roman philosophique

*Lettre à un ami analphabète*, étude,  
témoignage, recherche sur l'être adulte  
handicapé, l'éducateur, les classes  
dirigeantes : Prix regards 2007

*Vadrouille, pensées et lendemains*, discours  
littéraire

*L'alcool, entre illusion et réalité*, étude,  
témoignage et recherche sur l'alcoolisme

*La Planète Bleue*, considérations sur le salut  
d'un petit homme (balade littéraire)

*Des mots et des hommes*, prose

*L'Odysée Cosmique des Fous*, essai

*Accroché aux ailes d'un ange*, balade littéraire  
sur le Doubs

| \_  
*Dis-moi mon P'pa, c'est quoi l'homme ?* balade  
littéraire depuis une oliveraie en Provence

*Projets de vie*, essai

*Le fils de l'aube*, balade littéraire en  
Cornouailles

*La vie est un être*, livre d'art, pensées  
et photos

*Il ne fait pas bon travailler quand les cigales  
chantent*, balade littéraire sur un marché  
de Provence

*Ondes et reflets*, confessions d'un auteur  
à ses lecteurs

*Le temps Vivaldi*, ballade littéraire au pays  
des quatre saisons

*Travailleur social en manque*, sciences  
humaines

*Sonate pour un rêve envolé*, ballade littéraire  
entre la poésie et un autre monde

*L'homme des routes*, pensées et linogravures  
de Raphaël Arzan

Ces ouvrages sont présentés sur le site Internet  
[www.escarboucle.ch](http://www.escarboucle.ch)

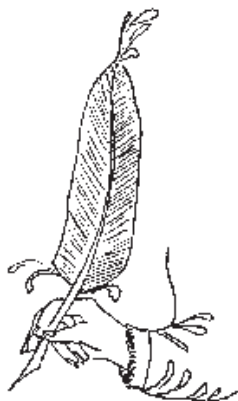
| \_

— |

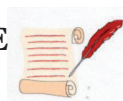
— |

Bocampe

# Les enfants blessés



L'ASSOCIATION LITTÉRAIRE  
DE L'ARC JURASSIEN



— |

— |



Critique - Une œuvre -  
Bocampe : **L'intuition de  
l'intime universel**

À l'endroit d'un commencement, il s'avère toujours un combat. Il s'agit d'un combat intérieur, primordial, aussi vieux et même davantage que celui dont nous parlent toutes les légendes du monde. Mais ce combat pacifique, qui n'en est pas moins âpre, concerne à la fois le début et la fin, la boucle des recommencements d'où il faudrait sortir l'être; en dépasser l'oubli et ses psychés.

C'est donc d'abord à travers l'art et la poésie, leurs tremblements médiumniques, que l'homme sera toujours poussé par une

impérieuse et profonde nécessité de parler de cette toute intuitive détermination qui l'anime à vouloir regagner, depuis la connaissance, les multiples tracés d'un chemin qui dessine l'enfance d'un univers concevable.

L'artiste, qu'on le veuille ou non, est une sorte de prophète mais qui n'annonce jamais le chaos, même si parfois, ne nous y trompons pas, il nous entretient du sien et de celui qui l'entoure ; *les ruines*<sup>1</sup> résultant de nos faiblesses. C'est sa propre dissémination — *je nous* en terre ou dans l'azur — qu'il nous propose, et c'est aussi là qu'il échoue provisoirement, parfois dans la grâce ou la disgrâce, rarement dans l'extase.

Consentirions-nous, chantent les voleurs de feu, à évincer le seul pouvoir des mots d'ordre productivistes, à faire sauter le vernis narcissique que recouvrent les codes de nos fictions sociales, et la labiale oméga ne serait plus l'effet d'un songe. Or, sans que nous le voulions vraiment, de notre suffisance — ses logomachies —, d'écoulent encore trop d'inconséquences qui, partout ou presque, polluent ou dénigrent paradoxalement notre besoin vital d'harmonie, de partage, et qui de leurs hoquets monstrueux influent tant

sur l'Histoire. Cela relève évidemment de ce que nous aurons manqué de vaincre dans les combats précédents. À la lumière de cet effort de disparition auquel nous invite la poésie, on se doute pourquoi : Nous progressons.

Si la perspective humaniste tracée par les écrits de Bocampe – puisque de mon point de vue, il est important de ne pas présenter une telle démarche émancipatrice comme s'il s'agissait d'un simple exutoire littéraire –, ne participe ni ne procède d'une réflexion purement philosophique ou anthropologique, elle s'inscrit néanmoins pleinement dans le champ de cette progression, puisqu'elle témoigne ardemment de cette volonté de dépassement des oppositions.

En évitant (un peu) l'ornière de la question du but et donc des fins (précisément pour ce que ces dernières recèlent d'infinis antagonismes), d'une destinée humaine, l'œuvre de ce non-conformiste choisit délibérément de se camper dans la réalité immédiate de l'action et des comportements dans ce qu'ils sont étroitement liés à notre capacité de ressentir ou non, du mystère et du sensible, ce qui nous attache, tous autant que nous sommes, au sens universel.

C'est donc bien vers l'ambitieux projet d'être, que tend l'irrépressible désir de Bocampe.

Être de vie avec les autres. Dans les émanations, la réalisation de l'être.

Chez Bocampe, tout passe en fait par l'intime universel.

N'ergote, ni ne pinaille. Pas de pavane ni de faux-semblants, il va du simple au simple, non de façon simpliste, mais en transposant le principe d'une complexité redoutable (la conscience), tant redouté par les promoteurs du «peut-être», à l'amour et à ses gestes; dans le ressenti et la prodigalité de sa pratique.

Qu'à l'enseignement de l'homme par le cosmos (la connaissance), ait pu succéder en retour le mépris des entreprises humaines visant à l'asservissement de l'espèce, jusqu'à même son avilissement (thèse alimentant l'idée d'un paradis perdu et la peur du progrès dont auront largement fait les choux gras des générations entières de prêtres et autres conservateurs dominants), est une assertion sans fondement qu'ironise à sa façon l'auteur de *La Planète Bleue*, quand ce n'est pas s'en dégageant dans un rire qui ne juge

pas autant qu'il jure et ne laisse place à aucun malentendu : Pas de poétique ésotérique ou métaphysique à deux balles que sous-tendrait une économie de l'occulte et de l'inquiétude, mais le simple objet de la joie ; la prosodie du monde.

Agir ici et maintenant, dans les inflorescences du cœur et de l'esprit.

On a donc vite fait de comprendre que derrière la façade, certes, un peu moraliste de la fable et autres récits ou considérations, la nostalgie du passé, tout comme l'espoir benêt d'un avenir radieux n'y délimiteront pas trop le champ d'action de l'œuvre.

À la lecture de *Quentin la Broussaille*, du *Monologue d'un citoyen du XXI<sup>ème</sup> siècle* ou de *L'Alcool*, on voit bien, me semble-t-il, que les limites sont ailleurs. Elles voisinent avec les bords gazeux d'un cosmos de conscience où l'amour, c'est-à-dire la vie, s'applique à répandre sa puissance bienfaitrice, même si parfois, il est vrai, le poète s'y découvre un peu nostalgiquement pataud, évoquant «*la conscience presque éteinte de homme moderne*» ;

maladresse(s) que sauve néanmoins toute la charge de sincérité bienveillante qui y est contenue et qu'un artisan éprouve pour sa matière première ; la tendresse.

Tout ce qui nous incline à aimer Bocampe, est précisément là, cristallisé dans la spontanéité et la tendresse, dans cette part de douce folie qu'il ne renie pas et même en revendique les effets d'enthousiasme, tant dans l'énonciation que dans l'action.

Bocampe est vrai. Même si pour certains cela peut paraître gênant. Il mène son combat d'homme parce qu'il a commencé ou recommencé subjectivement, mais non sans quelque autodérision, de parler de sa quête spirituelle qui fut indissociable de l'apprentissage puis de l'exercice du difficile « *métier d'homme* »<sup>2</sup>.

Désormais défait de l'influence de ses chimères casse-gueule, c'est d'une ressouvenance tellurique et cosmique qu'émane son chant de pierres et de fleurs.

Tendue vers le tactile et l'émotion, la langue de Bocampe est vivante parce que nous l'entendons et la reconnaissons. C'est qu'elle fut aussi la nôtre ; ancrée à la terre. Je veux dire qu'elle est également celle que nous avons probablement abandonnée à la terre par oubli, non par négligence, mais par sottise.

Et parce que tout y germe prodigieusement, c'est à la terre, au chant résurgent des pierres et de l'eau, qu'il nous faudra bien sùr revenir.

Voilà le toupet de Bocampe, sa subversion : L'intention pratique de sa langue. Une langue d'instinct, pleine et solaire, mue sans concession par une âme de berger, de paysan conteur.

Et l'audace de cette âme, c'est de montrer l'élan qu'elle sait impulser au corps qui l'accepte, pour que l'être soit comme le beau visage d'un mur en pierres sèches, en prise totale avec le sens qui l'entoure, couronné par le sens ; dans une solide et mutuelle compréhension.

*Régis NIVELLE*

<sup>1</sup> « L'homme est toujours mêlé à ses ruines, d'une manière ou d'une autre » **BOCAMPE**, *L'Alcool entre illusion et réalité*. Editions de L'Escarboucle.

<sup>2</sup> **BOCAMPE**, *La Planète Bleue*. Editions de L'Escarboucle.



## Mes premiers mots avant de te lire

Ah, bah ! C'est un bail ! Que de temps je suis resté sans nouvelles de toi, Eléonore. Si longtemps, que j'en ai eu des corneilles au cœur et des crapauds à l'âme. Même arrangé avec art, mon cœur a failli ressembler à du bois artisonné. Et voilà que ce matin, en examinant mon courrier, entre l'arbre et l'écorce, je reconnais instantanément la rondeur singulière de ta plume parcourir de long en large cette grande enveloppe jaune qui me parvient. Ainsi, tu surgis en ce jour de mai 2012, par un courrier qui d'instinct m'apparaît

comme un signe d'alliance dans les bâtisses des profondeurs.

Si je m'en crois, je flaire encore une de tes passions fulgurantes qui ont su si bien me faire vivre la poésie du Grand Monde. En pensant ainsi, je suis presque sûr que tu viens faire ton hippocampe de tous tes mystères. Quelle mouche te pique ! Tu te décides à rompre un silence de dix années qui demeurera de toute façon toujours silence. Un silence qui a su dévorer tous mes silences... chut !... Eléonore, c'est à mon tour de rompre l'insolite mystère et figures-toi que je serais plus babillard qu'un mariage d'étourneaux.

Il est de bon ton qu'avant même de prendre mes quartiers pour te lire l'âme haute dans mon jardinet, je vais aller m'asseoir sur une vieille pierre qui chante. Je dois te dire avant tout, qu'en cet instant, la vie s'interrompt net. J'ai été en arrêt sur mémoire devant ma vieille boîte aux lettres, si rouillée, qu'elle ressemble à un météore ferrique. Tout près de la rivièrette qui longe mon mazot bâti en calcaire blanc du Lubéron, des souvenirs surviennent du monde des archives intemporelles, avec des noirs, des blancs, des ponts, des tunnels,

des arcs et des couleurs. Un émerveillement s'étonne dans mon cœur de ta soudaine apparition qui me met pareillement en circulation dans mes veines. C'est le sort le plus beau, ne pas savoir ce qui va nous arriver.

Au fort de l'instant et bouche bée, mon cœur bat et se répète sous des rythmes inhabituels, en récit avec d'ardentes émotions. Tout se tait. Un passé se réveille condamné à la peine du feu. Tu es là, rendue à mon présent qui me tient lieu de vieillesse. Et sans pouvoir dire pourquoi, une larme ouvre le bal en ce moment même. La portée est immédiate et pour ainsi dire, c'est sûrement ma manière de te rendre hommage jusqu'au plus pur sentiment que j'éprouve pour toi. Tout circule à rebrousse-temps dans mes pensées. Je sens la vie qui me dévore. Du reste, si je ne me trompe pas, tu dois avoir cette année dans les soixante trois ans tandis que moi, je frôle les septante dans le grand pavillon du temps qui m'inspire la pluralité des mondes.

Ce bel aujourd'hui semble comme un passé lointain à une heure qui se présente si naturelle d'y deviner l'amour. Et quelle vision ! La dernière fois que nous étions ensemble, nous marchions amoureusement

dans une forêt entre les plus beaux arbres jurassiens, voilà bien longtemps, sous les plafonds du temps qui passe. C'était un été qui dans son langage des dernières vérités faisait resplendir la merveilleuse vallée de la Loue. Ce Jura réchauffait nos avenir dans ses palais de pins et ses sources enchanteresses.

A vrai dire, troublés tous deux à l'idée que nous allions nous séparer temporairement, nous nous avouâmes ce que l'on ne parvenait plus à se dire en histoire d'amour : un je t'aime sans bégaiement. Fan ! tout ce temps de vie passé jadis avec toi semble revivre à cet instant sur une rampe de la grande Odyssée. Tout le beau est là.

Oui, même sur des béquilles, je pourrais partir encore à la recherche de tous nos rêves éclipsés et répondre présent à tout ce qui paraît impossible ici-bas. Jamais je ne me suis senti si jeune depuis l'arrivée de ta lettre. Malgré son contenu, elle me réveille le « trouillomètre ».

Mais quel effet immédiat de sentir ta présence comme un raccourci vers le ciel. Voici que je te sens mêlée à mon âme avec cette capacité d'en ébranler les profondeurs et d'en allumer ma planète. Tu me réveilles les siècles. J'ai le sentiment avant même de te lire qu'une pendule oubliée se remet en

marche au tic tac des grands rendez-vous biographiques.

Quand j'y pense, que de routes empreintes de blessures et d'enchantements d'exister nous ont vu naître. Te souviens-tu, de ce jour plein de serremments au cœur où tu décidas de retourner dans les robes de Paris tandis que je choisissais la Provence ? Dire que depuis, tu as opté pour les stigmates du silence pour tant d'amour impossible. Quelle indomptable réalité ! C'est la vie en miroir qui sillonne les âges de la vie avec ses imprévisibles assénements.

Une fois déclaré vivant, de tous les points de l'horizon, ton silence s'est transformé en un fond, duquel, ce matin, je sens se briser les ans avant la mise au tombeau de nos vieilles carcasses.

Ah ! il nous en a coûté d'être au monde et de s'aimer en défiant nos fatalités. Et maintenant qu'il va nous falloir redescendre de nouveau au ciel, coucou ! te revoilà pour ainsi dire, fidèle aux grands moments, telle une voyageuse de marque que j'ai attendue et aimée. Nul doute, quand on aime vraiment, je confirme, c'est pour la vie.

Que d'émotions de tenir cette lettre où je contemple une encre bleue qui me laisse

deviner tes belles mains d'artistes conduire les mots. Pour couronner l'évènement, mes larmes se joignent à mon prénom longtemps gardé indifférent, et celui-ci me semble plus vif et plus jeune que jamais. Je vois aussi mon nom si bien écrit et deux beaux timbres m'indiquer que tu es peut-être à St-Malo. Du coup, je me rappelle que tu me disais autrefois vouloir finir ta vie en Bretagne au rythme des marées. D'ailleurs, telle devait être ta voie de femme princesse, retourner auprès de la grandeur des eaux de la Terre. La mer est une ouverture dont il est possible de comprendre le mystère et je comprends si bien ton besoin de te baigner dans le poème de l'océan.

Maintenant, je sens que durant les longues heures qui vont suivre, je vais me pencher sur ta vague et me laisser entraîner en cet endroit si volontaire qui n'est rien d'autre qu'une mise au large. A cette pensée, voilà que je te vois de nouveau agissante en image de bonheur, et déjà, le timbre de ta voix me rappelle d'inoubliables moments de vie d'homme ici-bas.

Ah ! désir et mal solitaire, si tu savais ô combien ce temps qui nous a séparé m'a fait tomber les masques par des chemins de traverse. Et dès qu'on triomphe de l'un,

un autre sort de sa cachette. D'ailleurs, si tu voyais mon visage ce jour, seul ce qui est derrière mes yeux, tu pourrais reconnaître. Je peux te dire que tu m'as fais si bien mourir sur la plate-forme de la vie quotidienne que je sais ce que veut dire être seul à l'infinitude.

Pour sûr, à mon âge, je le sais maintenant, il n'y a rien de brouillé dans l'ordre des saisons, certes, il se passe bien quelque chose, mais c'est dans l'embouteillage de nos têtes. Ah ! quel « artiflotte » parfois.

Lors de notre dernière rencontre dans cette immense forêt de sapins, pour nous délasser des baissements de notre contexte social, tombant dans nos providences, nous parlions de l'« être » au cœur même de cette vie de chair qui nous accompagne jusqu'à la croûte terrestre.

« Tu me vois bien n'est-ce pas, me disais-tu maintes fois, et que perçois-tu dans cet instant qui te montre ? ».

Jusqu'au silence, j'ai gardé l'onde de cette pensée ma vie durant. Et à chaque fois qu'elle se déplaçait à ses nouvelles, cela me donnait le sentiment d'être tout relié aux arrêts de mon évidence. Ce matin, l'onde est là, sensible à tout ce qui appelle la vie de l'esprit. Elle me fait traverser toutes les

étendues jusqu'à interroger mon infinitude qui se fait complice.

En fait, en dépit de tant d'éloignement et d'absence, bon gré, mal gré, tu as toujours été présente, que ce soit sous des traits de forme ou selon quelques apparences imperceptibles. Rien n'a effacé nos années jusque dans ses extrêmes les plus élevées.

Tiens, d'autres larmes s'éjectent sur la première lettre de mon prénom. D'une habileté artisanale, le B se dynamise soudain sur ce fond jaune postal. Il s'étire comme on trempe une plume dans un encrier. Il a une grande jambe artistiquement travaillée.

Il s'écrie en tête de consonne en poussant une nuée : « j'existe et purée que la vie s'efface, s'espace puis s'approfondit ». Mais vois-tu je suis resté cet homme d'une seule blessure, celle d'exister passant sans cesse du néant à la vie.

Voilà mes premiers mots qui te sont voués, très chère Eléonore. A l'éclat de tant de surprise, je vais me préparer un café et découvrir le contenu de ta lettre qui je l'avoue, m'intrigue...



## Le 21 juin 2009 à St-jean- La-Conques – 10 heures

**T**rès chère Eléonore

Tout d'abord, en ouvrant ta lettre avec la pointe de mon laguiole, je ressens ta démarche assainissante. Tout en moi vit un miracle au premier regard de tes trente pages écrites à la plume, ce qui capte et ravit comme tu dois t'en douter toute ma sensibilité, à un tel point que j'ai l'impression de vivre un instant ablué de scrupules. Quel matin peu ordinaire où je n'ai d'autre choix que de descendre dans mes abysses pour te répondre

et je n'ai pas besoin de me convaincre pour savoir que j'ai déjà un rendez-vous immense avec de nouveaux épisodes de nos vies. J'en reviens à te dire que je vais donc faire feu de tribord et de bâbord.

J'insiste, cela te ressemble si bien, un silence de dix ans, et puis tchac, tchic, tchic, et plouffe plouffe ! Une y dort, c'est toi qui sort... Tout à coup, sous un épais manteau de cendre, inspiratrice, tu souffles sur le chatolement des braises, et moi, la vieille bûche endormie, me voilà caresser de tes flammes insoupçonnées.

Tout cela est pourtant magnifique, intemporel, et ô combien je suis heureux de recevoir une lettre mise en abîme, me renvoyant finalement à ce que je suis devenu.

Je découvre au fil de ta lecture les raisons de ton si long silence, ainsi que ton entête de lettre qui commence par un « je t'aime » qui me touche véritablement à mi-chemin entre l'homme debout et le ciel. Au quinconce de tes phrases, je lis tes désolations et j'accueille ta demande de pardon. Bien sûr, je te rejoins lorsque tu différencies la rupture de la séparation, l'abandon de la trahison. Comme tu le signifies si justement, tu n'as pas l'intention de vieillir sans avoir

fait le tour de la boucle de tes moments de vérité. A ce sujet, je compte sur toi pour guider le voyageur que je suis, à qui l'inconnu abonde.

Pour être franc, j'ai toujours espéré une suite amoureuse à notre relation. A la place, silence atlastique, invariable existentiel à tout va, atermolements sans fin et inaccessibles profondeurs m'ont donné l'impression de tourner autour d'une île sans abord. Aucune réponse à mes lettres, à mes appels, à mes intentions, à mes partages.

En rupture de perceptions, aux abois, je me suis longtemps demandé si tu avais fait comme Andrei Roublev, un vœu de silence total. A ma grande surprise, pour la première fois de ma vie, j'ai vécu la douleur assassine de l'absence d'un être. Une absence qui s'attachait à moi comme le bleu au ciel. Au début, cette icône silence m'était effrayante et me laissait baller d'espérances jusqu'au spectre résigné. Je n'oublierais jamais sa visite et le mauvais accueil que je lui ai fais. Sans intention de retour de ta part, je ne savais plus si tu étais vivante, morte ou en compagnie d'une aspiole. Dans le fond, je suis resté dix ans avec une image de toi qui oscillait entre deux mondes, l'un visible, l'autre invisible.

Pour tout dire, j'avais l'impression d'avoir un ver goulu à l'intérieur de mes tripes qui rongerait ces deux mondes parallèles.

Un ver bouffi de solitude, affamé d'incertitude, qui tout en saluant les semaines, les mois, les années, m'a dévoré de l'intérieur comme si j'étais sa friandise favorite. Quel paillason et quel menu de choix pour sœur mélancolie sous l'eau lourde de ma tête. Seul, je me suis tourmenté à toutes les illusions tel un objet d'être incertain.

Totale éclipse à laquelle je ne pouvais plus me soustraire, et quoique résolu à aller de l'avant, j'ai capitulé du mieux que je pu à mon chagrin d'amour qui me permit l'un de mes plus grands réveils. En raison de cela, il m'a fallu trois bonnes années de travail intense de la vie intérieure pour lever le magma, taire les bataillons et envisager l'instant comme mon seul messager.

Le verbe aimer a allumé en moi un feu échelonné par des flammes bourreau où non sans surprise une blessure crépitait sous les morsures brûlantes de mon âme dévêtue. Frémissement, aiguille, barathre, tenaille, qui touchent aux choses du cœur, nul doute que j'étais clairement marqué à vif au profit d'une évolution. Après tant de recueillement

drainés vers mon essentiel, j'ai embrassé de face l'un de mes programmes de vie qui me retient encore ici-bas : l'oubli de tout ce que je tiens pour vrai et réel.

Quel frisson d'évidence engouffré sur « mon écorché vif ». Aux moments marqués de faiblesse et de grosse fatigue, la rage de vivre à l'âme, voilà que ton silence m'a suscité des états d'être en état de seuil jusque dans la danse cellulaire de mon corps.

Si tu savais, moult fois, j'ai dansé les yeux fermés, banban, l'une après l'autre, la vénérable solitude de la compensation et la dent blanche du déconcerté.

C'est une expérience de vie étrange que de s'adresser à un être que l'on aime plus que tout au monde mais qui ne vous répond pas. Même l'être de la vie en personne ne serait capable d'une telle désillusion et d'un tel assèchement émotionnel. Dans l'attitude seule d'une quotidienne méditation, j'ai su apprivoiser le fracas et les assauts de cet insoutenable silence. En ce moment même où je te lis, où tu me demandes pardon, je te l'accorde, Eléonore. En direction de nos sommets, est le rendez-vous d'un homme debout. Que le vent facteur t'apporte cette nouvelle et soulage tes remords au prix d'un long chemin. Ce sont aussi mes peines qui

s'apaisent parmi un amour où le goût de la poésie n'a d'égal que le goût de l'inconnu. En tous cas, on ne les laissera pas traîner dans les archives des marais indomptables où s'opposent les volontés, les pensées et les sentiments.

Folie que l'amour, ma chère ! Disant cela, je pense à une adolescente qui joue régulièrement de l'orgue dans l'église de notre village. Les habitants de la fatalité l'appellent « la folle », car c'est une asociale par excellence, une marginale dans sa toute prestance, une reine effrontée, oui, sûrement une proie que le feu a laissé s'échapper. En vérité, de voix d'homme, elle s'appelle Zara et elle est aussi belle qu'un amas stellaire. Tout comme moi, c'est une écorchée vive qui s'embrase toute seule, avec seule peau pour protection face à notre contexte social, un instrument des Dieux et un registre de Jean Sébastien Bach. Ses parents étant amis avec le pasteur, cela lui permet de jouer à sa guise, et à moi, de me croire dans le plus grand concert du monde. Chaque fois qu'elle fait vibrer le bois qui chante, le tout puissant miracle d'exister m'atteint de mille étincelles, et ainsi, brillant d'étoile, je regagne le grand ciel d'assemblage.

Mon cœur rendu plus intense et amarescent, par tant d'années d'entière solitude, durant une période de bataille émotionnelle, je suis allé l'écouter presque tous les jours, avec cette sensation d'être en partance vers un très long voyage bleu de nuit. Assis, les yeux clos, altièrement, les oreilles en vaisseaux, l'âme en nef, l'esprit au chevet, une Odyssée cosmique résonne alors dans mon individuelle patrie. Flux de particules et de sons venus d'ailleurs qui répandent une odeur d'ambroisie dont mon âme se parfume.

A l'écoute de cet orchestre venu des quatre coins du ciel, je ne pense plus à rien et en dehors de toute incertitude, je retrouve le temps de ma jeune chevelure.

Grâce à la ronde métaphysique de cette enfant dite « inadaptée » à notre contexte social actuel, j'ai retrouvé le nouveau souffle, la joie et l'éternel commencement d'exister. La musique qu'elle met au monde avec l'orgue, me transporte d'une certaine façon dans l'art d'être. Voilà l'une de mes alvéoles inspiratrices depuis de nombreuses années, un génie de petit bout de femme que je peux écouter dans une église délabrée mais dont l'amabilité m'a réconcilié avec le grand silence des mondes.

Je serai bien en peine de te dire pourquoi ce que la norme endormie des séjours terrestres qu'on nomme les « fous », sont remplis de grandeur d'âme. Je pense qu'arriver à ce seuil des voussures célestes, nous ne pouvons plus faire autrement que d'être sensibles au spectacle de l'intelligence du monde de l'esprit.

Une fois, Zara m'a permis de monter les escaliers qui mènent au roi des instruments afin que je puisse assister au miracle. Et là, grand frisson perché sur la tribune, tel un maître au poste de commande, ébloui d'inexplicable, je regarde ses pieds agiles se transformer en baguette magique. Le bout de ses pieds actionne des pédales aux larges touches en bois où des sons naissent par des tuyaux qui en révèlent une essence musicale sortie tout droit de l'infinitude. Quant à ses mains de fée, elles se baladent entre le tirage des jeux et les deux claviers sur lesquels elles se baladent, pure magie.

Rendu à toute portée du présent, le lointain des mondes sous une sensation unique d'écho merveilleux se rend ainsi dans chacune de mes cellules.

A l'unisson du temps remonté, les secondes se transforment en mois, les minutes en années. Je ne rencontre plus que



les immuables forces de croissance, celles-là même qui avaient charmé mon enfance.

Bah ! quel magnifique visiteur des pas invisibles que ce monde sonore qui par de nobles inclinaisons de l'esprit de vie va à la rencontre de notre champ de perception. Il nous laisse la liberté de nous conduire, de tirer notre beau carrosse, pour nous regarder de l'intérieur comme un solfège de l'univers.

Accompagné de tous ces sons qui emplissent l'espace, colorent et surélèvent le temps, je n'ai plus l'impression d'être dans une église mais bien d'être moi-même une église. Que dis-je ! Une cathédrale. Une immense cathédrale sereine et tranquille où chaque pierre de l'édifice se confond dans une mémoire architecturale commune et cosmique.

Les pierres sont horizon, l'ensemble de la construction est ciel, et moi, petit homme qui admire le fond de son vertige, je rejoins toute la hauteur d'un architecte qu'on entrevoit par-dessus tout dans les forces du cœur. Quant à Zara, si loin des influences ambiantes, elle s'assemble aux rayons de soleil que rend visible des petits vitraux à demi soulevés de poussière. Je les devine comme des bras de lumière flotter sur les

murs en pierre et s'étirer sur les parois par la magie de l'invisible qu'on entrevoit dans nos cachettes d'âme.

Qu'importe dès lors les horions que ma vie tumultueuse me donna, mes immenses nuages gris ne cachent plus les nuées. Mon âme blanchie de ces instants, la belle ligne de mon destin de résilient, quoique amoindrie dans ses bonds et ses vagues, semble avoir décidé d'une harmonie entre moi et ce troisième millénaire. Et pour confiance, à chaque aube, depuis dix ans, je renouvelle seul mon bail de vie. Moi, dans tout mon développement et notre siècle, dans toute sa folie à laquelle je dois ce que je suis devenu à ses côtés.

Mais ô combien, il m'a fallu plonger dans ce précipice des souffrances dans lequel s'engouffre mon histoire et celle du grand monde. Et toi dont j'ai pu aimer un fond jamais atteint dans cet abîme des relations humaines, je t'aperçois aujourd'hui à travers des bouffées d'air et quelques lueurs qui fendent tous les nuages de la vie intérieure.

Ton départ à la capitale, puis ce silence de précipice qui m'a tout simplement enflé les sentiments par des plaies relancées. Cette rupture a eu la fureur des choses non réglées qui s'amoncellent au bord de la route. Je me

suis arrêté, magnifiquement écroulé sur la baie de l'abandon, le cœur bâillonné.

Tout était là, la solitude, l'incompréhension, le courroux, le désespoir. Quel feu de mes rameaux nus ! Pour l'occasion, j'ai même pris les rides de la trahison au courant de la nostalgie dont un scintillement argenta mes seuils. L'heure des semailles venue sans me prévenir, tout me semblait comme une tombe gardée. Aller de l'avant, rebrousser chemin ou sortir de la route ? J'ai choisi comme à mon habitude l'instant présent comme seul guide. Cependant, il ne manquait plus que le docteur de l'âme à aller chercher tout au fond de mes océans pour continuer la marche de l'homme debout.

Tout cela m'a prit des années pour le remonter à la surface et à la longueur des mers. Ma désolation était immense. Quel dégorgement d'émotions, à croire que je devais remonter aussi un sac de plomb avec. Cette épreuve jadis me fit descendre mille lieux dans mon être humain et là, j'y rencontrai l'humanité.

De même que l'inconnu bâillant me poussa à être en congruence avec ma blessure existentielle que d'autres blessures de mon enfance écumaient sur des roches sculpturales de la si lointaine biographie,

celle du vieux passé et celle qui vient à moi. Sous mes pas, mes cellules se souviennent de ma marche qui se mêle aux montagnes émotionnelles dans tous ses layons. Mon corps plongé dans l'inconnu, en gardien sacré de ma tombe, en mélange de vie, de mort et de grâce, m'a toujours dit ce que je devais faire. Et un acte de conscience aux trousses, pleins de souvenirs et de frousse, dans le tremblement médiumnique, j'ai fait du mieux que j'ai pu.

Comme tu le sais, évènement singulier qui me fait toujours découvrir davantage l'homme : les vraies rencontres humaines. Voici que je me trouve à tel ou tel endroit avec tel ou tel être, sans trop savoir par quel chemin j'y suis parvenu. Et tout à coup, d'un air de béatitude, avec le recul tout devient merveilleusement humain. Le hasard retourne à l'ignorance et la conscience reprend ses droits.

En fond de tableau, voici vingt ans qui se sont écoulés depuis notre rencontre. Bath cadeau du ciel que ce jour ! Je visitais les œuvres de Camille Claudel à la Fondation Pierre Granada en Suisse. Admiratif et contemplatif devant les sculptures comme la joueuse de flûte et la valse. Tu étais là parmi

cette œuvre battue de grandeur. Et par je ne sais quel miracle, à ce même grand moment d'émotion sacrée, nos yeux se sont croisés dans les étoffes volantes de la destinée. Au bout de quelques instants, nous sommes entrés dans une histoire d'amour comme les ailes d'un bourdon en quête d'une reine.

Depuis cet envol poétique, nous ne nous sommes plus quittés, et durant les dix années passées ensemble, le jour et le ciel se sont rejoints en un seul geste. Fan ! ce que la vie peut mettre comme tendresse dans la composition des grands événements qui nous incitent à nous aimer.

Dans un coin de vie, d'une porte battante, vingt ans plus tard, il n'a suffi qu'un instant au temps pour m'apporter ce merveilleux souvenir. Souvent, enfouis comme de vieilles malles d'osier dans le grenier, une fois ces coffres à trésor ouverts, je me surprends à voir défiler tant de lumière, comme taillée à plein dans mon aventure terrestre. Du fond de cet envol, l'extérieur paraît parfois comme un branchage d'hiver tandis que l'arbre inscrit dans son tronc son histoire. Tout est là, nos joies, nos peines, nos rencontres humaines dans l'ombre que berce une sève mêlée au sublime spectacle de la vie.

Avant de continuer à te lire, Eléonore, je vais aller faire quelques pas près de la maison sur un chemin bordé de cerisiers. Actuellement, je te vois, je t'entends tout au fond de ma cathédrale comme si j'étais dans un état visionnaire qui ne me permet plus d'habiter ni ma sœur la plume ni chacun de tes mots qui se transforment en chapelle où j'entends des voix d'anges chanter le chant de la mort.

A tout de suite, très chère, si tu savais combien je porte l'envie de te serrer si fort dans mes bras, c'est tout simple, et c'est si grand.

## Dans le jardinet – 11 heures

**R**ien de tel qu'une petite marche dans la paix du jour pour apaiser ma sensibilité d'arc et mes émotions de roseaux. Mon cœur « rocaille » bien moins et comme je n'ai prévu aucune mascarade ce jour, je consacrerai tout le temps nécessaire pour répondre à ta lettre.

N'est-ce point ce jour, à l'atmosphère d'orient, la suite d'une longue nuit à notre histoire que nous retrouvons dans son origine. Sans doute, encore dans un ciel à deux doigts de s'ouvrir, un contrecoup lunaire se noue dans les replis de ce que nous n'avons pas pu nous dire et des fluidités de ce que nous sommes devenus.

Tu sais, la route était encore charmante pour moi lorsque nous avons

changé d'orientation autrefois, car nous avions espoir de nous retrouver comme nous nous l'étions promis. Ayant longtemps cru à nos mots, à nos paroles, à nos promesses, j'ai porté mes espérances entre la nature et l'esprit pour ne pas perdre mes repères.

Ci et là, ces dernières années, mon encrier à ras bords, ma plume ajustée comme un vaisseau de consonnes et de voyelles s'est habillée de mes pensées les plus profondes. Comme ton numéro de téléphone était sur liste noire, pour ne pas cesser de respirer, je t'ai écrits somme toute une centaine de lettres, sous toutes les saisons, semblable à un chapelet que l'on égrène jusqu'à obtenir une réponse. Noyé dans ton silence, j'ai la sensation de ne les avoir jamais écrites. Parfois, une graine semée entre les secrets de vie germe par le son d'un siècle et, localisée dans telle ou telle région de l'âme, un court instant peut exprimer que l'amour peut devenir éternel.

J'ai attendu un souffle de vie, secoué par les silences qui s'écoulaient du temps, disons comme un perce-neige attend la fonte des neiges pour trouer la terre et annoncer la fin de l'hiver. Tout était vie pour l'univers entier, à défaut de réponses, éberlué et vif, je suis allé dans le désert sans modération. Celui



de mon âme, celui où personne ne vient, celui qui depuis que je suis né au monde me traverse pareil à un bouleversement volcanique, sans savoir au juste pourquoi.

A terre, je m'attendais à trouver des réponses sur de magnifiques dunes et durant des années je n'ai trouvé sur ma route que chagrins d'amour, tourbillons et poésie d'un nouveau monde. Folie du ciel, des histoires vraies, criblées de blessures, tout cela était déjà mien en apparence invisible afin que je m'ajuste au renouveau. En langue de résilient, cela s'appelle le « surpremonde » (passage de l'étonnement à l'émerveillement). Mon propre « surpremonde », ma propre réalité s'est versée de tous les côtés et j'ai toujours essayé de la bienveiller.

C'est-à-dire qu'avec des débuts douloureux ici-bas, mainte fois, sans me faire des berlues et sans ne jamais tourner au besaigre, j'ai remarqué que l'abandon ne s'efface pas dans l'azur incommensurable. Et que dire encore de la blouse trahison, son bâtard jumeau ? Un temps, je me suis même surnommé magma, tellement je bouillonnais dans le creux de mon « volcalame ». Il m'en a fallu des éruptions de conscience pour trouver les forces me permettant de devenir un artisan d'un nouveau monde. Le besoin

d'amour est aussi grand que sa rupture, chère Eléonore, c'est un besoin de conscience.

Dans ce sens, la vie se déroule vers l'avenir et d'un passé qui l'enroule, le pèlerinage devient alors une fête au seul moment où l'on va chercher nos souffrances jusque dans les entrailles de notre « existé », celles-là même qui nous ont vu naître dans l'odyssée. La fête du sens et du lien nous rend alors à la vie par cette même rupture qui s'est rétrécie. Tout se tient à merveille et plus nous prenons de l'âge, plus cela se fait sentir à mesure surnaturelle.

Foi de battant, mon passé ne marche plus devant moi comme une bergerade qui me fait rêver de siècles encore à vivre. Aujourd'hui seulement, Eléonore, je peux te pardonner avec bénévolence, mais sans omettre de m'arrêter sur ce que j'ai enduré ni sur tout ce que tu m'as réveillé comme ciguë émotionnelle. Voici un fait rigoureusement vrai, tu m'as remis en marche une vieille plante de laquelle frissonne mon être suprasensible et c'est bien cela qui m'a fait suivre un chemin propice à la métamorphose ainsi qu'au dépassement de la clôture mentale.

Beuh ! pour y goûter, j'en ai reçus des coups de canons tirés de tous les côtés. Bam ! boum ! bam boum boum ! Rien de

plus surprenant, écarté, rejeté durant mon enfance, abandonné à mon adolescence, j'ai adopté d'urgence le plan survie à toutes les secondes d'une moitié de ma vie. Et le pire, c'est que lorsque ma condition humaine retrouva un équilibre social, quelque peu bidonnant et affectif, accablé d'invisibles émotions, j'ai continué de fonctionner avec ces mêmes mécanismes au lieu de m'accorder à la réalisation de l'instant. Toutefois, ma vision poétique du Grand Monde est restée intacte, si bien que ma blessure de vivre imprimée dans ma chair a mené le bal à chaque aube dans ce que la vie a de plus grand : son perpétuel renouveau.

C'est là le grave défaut d'une qualité : continuer de faire à son aise ce qui n'est plus à sa juste place. Comme trompe-âme, il n'y a pas mieux en son genre. A quoi bon cacher ce que l'on devrait voir pour notre évolution si ce n'est retarder un rendez-vous sincère. Du reste, comment pardonner sans amour, et comment aimer par ailleurs si l'on ne tente pas de libérer le passé de son propre passé ?

La vie qui nous vient dans toute sa part d'inconnu réclame notre mise en avant, tous nos projets, chacune de nos intentions. Après tout, il est remarquable qu'après avoir été exposé à tant de malheurs et bu le calice

jusqu'à la lie, j'ai pu extraire les plus beaux sens de ma vie.

Sans nouvelles de toi, Eléonore, complètement bu, j'ai perdu pour un temps toute la poésie que tu transportais dans ton regard et les effets magiques que tu avais sur moi. Chose rare que le grand amour qui nous émerveille et avec lequel on peut improviser sur tout et à chaque instant. Il nous transcende dans un besoin de silence à l'ombre de ses lois.

Le sentiment amoureux ne se commande ni ne se programme. Il jette ses bluettes et arrive toujours à propos car il veille sur nous en pleine liberté, à l'état pur. La vie donne ses impulsions, ses attirances, ses aimants qui se font partenaires... et soit dit en passant, je suis toujours resté amoureux d'une aventure qui n'est pas, Eléonore. Je n'ai jamais enterré cette flamme que seul le feu su offrir cérémoniellement. Cette façon de l'amour doit tenir probablement de l'amour lui-même. Oh ! je suis allé au bois sans cognée, j'ai bien fait des rencontres, fait la bête à deux dos, j'ai ôté mon chapeau, conté fleurette sous des tapisseries à bestions, quelques acclamations de tendresse par ici, par là, mais point de ce sentiment plein de vie et de mystère qui d'un seul geste mène un poète de la source à la mer.

Eh bien ! vivre sans poésie, est-ce vraiment vivre et ne pouvoir serrer un être dans ses bras, est-ce vraiment exister ? De plus, sans ne plus savoir dire je t'aime, est-ce vraiment être homme debout ? Et que dire encore de cet oubli primitif de s'aimer soi-même !

— |

— |

## Dans la cuisine – 12 heures

**T**u me dis être devenue art thérapeute lors de ces dix dernières années. Alors tombe à l’instant ces mots du Grand Monde Musical que j’attrape au vol : « quête de l’âme humaine ». A vrai dire, je ne sais pas trop ce que cela veut dire de nos jours où l’heure presse tant, ce mot grec, thérapeute. Je pense qu’au sommet de ces trois syllabes thé-ra-peute domine le premier regard de l’homme qui perçoit une découverte après l’autre. Pour une seule attention d’homme pour un autre homme, une seule intention d’amour, se fabrique sans se faire voir et sans se faire entendre ce puissant remède des forces du cœur. Le problème néanmoins de l’homme se montre plus complexe étant donné que la réponse à ses problèmes se trouve

dans son cœur même. Du reste, c'est ce qui explique que tant de bobos sont intraitables par les sorciers blancs. Nous avons le frisson de ce que nous sommes, dévoilés à la vue du monde. La vie rentre dans notre domaine et s'y invite également, sans explication, et cette rencontre est pour chacun un art avec lequel on rentre en relation avec notre être.

A St-Jean-La-Conques, vois-tu, il y a une institution qui accueille des êtres en situation de handicap, mais foi de poète, ce sont bien ces mêmes individualités qui véhiculent les forces dont a besoin le développement de la vie sociale et d'un personnel accompagnant trop souvent impatienté et accolé à sa condition humaine. Te souviens-tu combien nous aimions autrefois jouer à ce jeu de renverser toutes les questions, les évidences, les normalités, pour en découvrir leur polarité et leur complémentarité ? Et réflexion faite, une toque de science unilatérale sur les yeux, la dite normalité signifie bien des pensées en ruine à travers un contexte social que véhiculent les siècles.

Trop souvent, la normalité de ce que nous appelons la vérité vient étourdir ce que nous tenons fermement en nous pour vrai et qu'à aucun prix nous ne sommes en mesure



de remettre en question et en rapport avec le réel. A notre âge, il n'est plus l'heure ni le temps de se la raconter. La seule chose dont nous soyons à peu près sûrs, c'est que nous existons sur un quai d'embarquement. Mais, allons-nous monter au seul prédestiné d'un acte libre ?

Bombette ! Tu sais autant que moi que toutes les professions de relations d'aide commencent par une revivification d'un chemin de la connaissance de soi, faute de quoi, les esprits boiteux pactiseront. Il est à propos de dire que l'honneur de l'autre, son dévouement, sa liberté, ses bobos, sa présence, son premier regard, sa première douleur, nous ramènent à l'humanité dans son sens le plus profond. De la petite aurore jusqu' à la grande nuit, tout nous lie à son sentiment d'appartenance, si vulnérable soit-il, jusqu'à ce qu'enfin il nous faille mourir, de nouveau déployé dans ce qu'il y a de plus infini en chacun de nous.

Très chère, tu étais si douée en peinture, en danse, en modelage, en musique, que je ne doute pas un seul instant du bien fondé de ta démarche. Je rajouterai que ta présence, ton esthétisme, ton sourire, ton être, Eléonore, est thérapeutique. A propos, n'est-ce pas ce que tu dégages dans

l'immédiateté de ta présence au monde qui sera porteur de tes intentions ? Là se trouvent les secrets d'exister, notre arche naturelle, le pourquoi de notre venue sur terre et de ce que nous devons y faire. En ce sens, l'autre est un phare qui balaye les côtes par lesquelles nous passons partout où se promène notre vulnérabilité. Impossible de profiter de la bonace, il nous faut sans fin manoeuvrer.

Quant à l'art, immanquablement, il nous fera faire connaissance avec ce que nous avons de plus petit et de plus grand en nous-mêmes : une odyssée cosmique, avec ses priorités, ses ruptures, ses inconnus. La porte s'ouvre. Nous sommes chargés d'esprit. A nous de prendre nos quartiers, corps et âme, entre les âges de la vie aussi haut que notre hymne d'amour pourra nous hisser.

A cette quête, du reste, la voix étrange de l'être de la vie est thérapeutique, mais, sans pouvoir l'entendre à notre tour, nous ne pourrons rien donner de vrai sur cette écorce terrestre où nous cheminons, le corps tourné vers la terre, le cœur sur les routes, l'esprit à l'horizon. Ne nous y trompons pas, si nous avons en chacun de nous ce don de passer la lumière, c'est bien qu'elle nous vient de quelque part. Eh bien la voilà !...

Toutes les professions sociales sont rudement mises à l'épreuve par cette évidence qui se love derrière des théories barbouillées d'opacité. De qui et de quoi sommes-nous vraiment au service ? Le savoir être ne se pratique pas en égrenant un chapelet de normes étatiques en tête des classeurs de l'intellectualisme.

« Homme » ! crie une voix d'ange, ce qu'il y a d'admirable dans le bonheur des autres, c'est qu'il s'agit avant tout du nôtre.

Et de là, tous se retournèrent dans la même direction sans voir personne et chacun continua étrangement sa route avec froideur et le front haut, d'un bon garçonisme qui les font chers à une incohérence sociale. En parlant ainsi, je te rends attentive que nous allons tous avoir des cheveux blancs. Par la même occasion, je te confirme combien j'ai tant vu de thérapeutes de tous les bords en mal d'eux-mêmes, dans l'incapacité de s'apercevoir de leurs inquiétudes, en balançoire en quelque sorte, sur le seuil de la porte de leur patient qui pousse et repousse leur élan de vivre endormi.

Tu sais cela mieux que moi, c'est l'écho qui se prolonge dans notre vie sociale. Un écho qui nous révèle la belle nudité de nos actes pensés par sauts et par bonds. Et

pour descendre de la tête au cœur sur un air chanté de notre vie, pour un aparté en conscience avec lui, c'est aussi un coup de canon n'est-ce pas !

Eh bien le voilà ! Boum !

## Du haut d'une émotion – 13 heures 25

**B**ouffre ! Effectivement, la suite de ta lettre va de surprise en surprise, elle botte vivement la glaise. Derrière tes mots guidés par une forte volonté, je découvre ton besoin de me confier que durant notre relation, tu m'as trompé avec des hommes ainsi qu'avec des femmes. Tu oses rompre en visière avec les tabous et pour cela grandement je t'admire. Oh ! certes, nous sommes bien dans la morsure de l'âme. Mais, je te remercie pour ta franchise et ta confiance. Je suis tout à fait aujourd'hui en mesure d'entendre cela et de rejoindre tes tiraillements d'ordre

sexuels, affectifs et existentiels. Combien il est important de partager les zones d'ombre même si c'est vingt ans après. Une fois dites, elles ne laissent plus de place aux fantômes du non-dit qui de manière irréfutable, nous traînent comme des brasiers dans la mémoire du temps, parmi les causes et les effets qui suffisent à la fatalité.

Au préalable, je crois que l'amour d'un être pour un autre être est la chose la plus compliquée qu'il nous soit demandée ici-bas puisque cet acte exige un engagement total dans l'amour de tous les êtres. De mon côté, je peux te confier à mon tour que je suis resté fidèle comme un oiseau migrateur peut l'être avec ce qui le fait partir au moment juste. Je n'ai pas éprouvé ce besoin ou ce manque d'aller voir ailleurs comme par arrachement de vivre ou par irrésistible liberté.

D'ailleurs, par nature, je n'ai jamais trop supporté les ambiguïtés qui bordélistent les sentiments par des signaux d'alarme. Il ne fait pas l'ombre d'un doute, c'est une chose commune et très courante que je vois partout autour de moi au travers des relations affectives. Dès qu'il n'y a plus de travail de la vie intérieure, cela dérape, boomerang en tête, cela se sépare à gogo dans le serpent in des déchirements. La roue continue de

tourner huilée par une mécanique des affects, jusqu'au prochain arrêt que désignera le nouveau clic de la fournaise. Mais, ne nous faut-il pas être si indulgent en raison de nos misères propres.

Il s'agit pour moi, Eléonore, de ne pas confondre la tolérance avec des actes manqués ou de signifier un fait de bienséance entre mille comme celui qui prévaudrait d'exemple à suivre. L'individu hurle, l'humanité hurle aussi. L'homme pousse un cri à sa naissance et depuis, il chemine avec l'écho de son cri dans une démarche unanime. Ne nous y trompons pas, car dans l'apaisement de nos grandes peurs, nous faisons souvent de la tolérance un comble à nos manques et même une pathologie normalisée. De nos absences d'unicité, quelqu'un les ramassera et les transmettra à son tour, et bien plus grave encore, du fait que nos égarements normalisent nos méprises. Il n'est qu'une issue : changer à pleins bords.

La rencontre d'amour ne se borne pas à une fragmentation exclusive sexuelle. Il y a aussi le reste du monde qui passe dans tous les carrefours d'une relation. A quoi bon des actes sexuels répétés sans amour si ce n'est partir avec le brouillard. Une chose est sûre, sur le coup, c'est apaisant, mais qu'y a-t-il de nouveau à l'horizon ?

Mon corps physique n'est pas un répertoire de caf 'conc', mais un compagnon de voyage cosmique à la mémoire inébranlable qui se souviendra de mes oublis profonds par insuffisance d'être. Quant on lève les yeux au ciel, nous voyons bien toutes les altitudes d'un témoignage de vie qui unissent deux êtres. Je sais que ce n'est pas une tâche facile d'être à la hauteur tous les jours de notre vie, mais puisse-t-on dire à nos consciences que nous nous sommes mis en marche.

Non d'un petit bonhomme ! Eléonore, une histoire d'amour à mon sens ne peut guère se résumer à d'indécrottables aventures qui feraient croire à un papillon que ses ailes lui permettront un jour le vol de l'aigle. Un dit véritable rapport entre deux êtres se prolonge vers un plan de plus en plus subtil et sublime, et d'après mère nature, de plus en plus spirituel et infini. Dès que nous faisons un pas dans une histoire d'homme, nous ne pouvons pas en sortir à notre guise ni lui tourner le dos. Comme un bateau en pleine mer, d'état de conscience en état de conscience, nous devons négocier chaque vague. Dans ce sens là, la vie est une houle d'amour et nous avons à lui rendre des comptes à chaque instant : ceux de notre évolution.



A cette exposition de Camille Claudel, te souvient-il ? nos regards se sont appelés et ce qu'il y a eu derrière nos yeux a répondu présent à la vue de ce qui ne se voit pas. Tu vois, c'est de cet appel dont nous devenons responsables et avec lequel s'apprend notre sens profond de la liberté. Nous avons continué chacun de notre côté à rendre des comptes à la suite invisible de notre histoire d'amour même si nous n'en sommes pas totalement conscients. Réfléchis bien à cela.

Il nous est impossible de vouloir une rencontre qui serve notre plaisir, nos calculs, nos intérêts. Tôt ou tard, la vie reprendra ses droits avec perte et fracas. Même nu, tout transpire l'évidence, c'est blanc bonnet et bonnet blanc. Ce sont les projets de vie qui cadencent la biographie.

Vois-tu, il m'est arrivé de rencontrer après ton long silence, une vilaine de la plaine avec laquelle je pensais pouvoir t'oublier. L'âme bossuée de blessures fit en elle que l'amour lui faisait effroi plus que tout au monde. Hélas ! de s'être sentie aimée l'a déstabilisée si bien que des convois de dénis justifiaient ses explications analytiques abracadabrantes qu'elle bonissait à chacune de nos rencontres, et comme des lapins nous nous sommes cachés dans des trous.

Caramba ! J'avais beau lui expliquer que l'eau ne se noie pas, rien n'y faisait. Par effets de cascade, caractérielle, « Princesse » avait réponse à tout, à grand coup de facéties et pour comble, plus je l'aimais, plus elle avait peur d'être affectivée et plus je tombais sur mes bottes. Quelle cagade !

Hé bien, figures-toi qu'il s'est passé tout l'inverse de l'amour et cela valut tout son pesant d'or. Portée sur la bagatelle, elle refusait tout sérieux dans notre relation, si ce n'est prendre quand ses impulsions lunaires lui indiquaient les bougements implorés et subis de son « petit moi orgasmique » pour un éphémère instant de sexe à l'emporte pièce. Une fois finie sa fusion avec ses petits plaisirs, incognito, elle retournait à ses emplettes et barreaux, ensuite, capricante et enduite de parfum capiteux, tout de bric et de broc à l'âme, elle se prenait soit pour une bonzesse soit pour la candeur de l'aube. J'eusse bien sûr espéré autre chose que de la complaisance ou de la faiblesse, mais comment souhaiter une source si soi-même on est encore un tout à l'égout.

Ce temps-là, ne comprenant d'autres lois que mécaniques, le réveil de mes blessures s'est fait de plus en plus fort, de plus en plus vrai, jusqu'à ce que je déchiffre

le sens fourbe de ces schémas qui m'ont mis en situation de vulnérabilité.

Bon sang ! j'avais là un sérieux problème à résoudre et seule une plongée sous-marine dans mes abysses pouvait m'amener à plus d'harmonie en prévision d'un renouveau total. En fait, à vouloir t'oublier, je me suis bougrement oublié. Mes sentiments se sont carambolés dans mon cœur. A t'en vouloir, comme un stigmaté de la trahison, je n'ai plus su ce qui était bon pour moi. Celle-ci semble captée par la sensualité enchanteresse, elle fera une compagne de choix alors que celle-là a la grâce botticellienne que se disait mon trèfle à cinq cœurs.

Seulement voilà, dans l'incapacité de rendre clarté à mon être, je me suis projeté sur des apparences épineuses sans pouvoir en discerner le toucher d'exister.

Ainsi, durant trois ans de ma vie de petit homme, je suis resté en rade dans une canardière, confondu, devant une si profonde combinaison de souffrances et d'égarements instructeurs qui ont fini par me révéler le chemin à parcourir.

Dès que l'on perd le regard de l'ensemble, l'« être » n'est plus là, et sans sa présence, tout peut arriver, car l'appel n'est

pas passé par une porte des projets de vie mais par une censure et un déni du monde de l'esprit. S'il est bien quelque chose que l'on ne peut pas duper, c'est l'amour lui-même, Eléonore.

En fait, ce n'est pas moi que tu as trompé autrefois, mais cette relation avec ton propre sens de l'amour. A boule vue, en te confiant comme tu l'as fait, tu as transcendé tes spectres et rejoins la haute mer dans un de tes plus poignants moments de vérité.

Aujourd'hui, à chacune de tes lignes, je sens l'appel se libérer de sa source. L'appel, c'est le chemin à parcourir, Eléonore, n'est-ce pas, et depuis dix ans dans ce nouveau pan du jour qui se montre, je laisse quelques larmes plus complètes, plus pleines, te témoigner ce chemin commandeur d'un nouveau monde... Tu sais, la poésie du Grand Monde n'abandonne jamais ses poètes si maudits qu'ils se prétendent.

## Du temps qui passe – 15 heures 30

**D**epuis ce matin qui ne ressemble en aucune façon aux autres matins du monde, il est certain que pour moi, le temps s'est comme reconfiguré en blancheur d'éternité. Pour l'occasion, j'ai décidé de ne rien manger aujourd'hui afin d'être totalement concentré à cet évènement majeur qui me bouleverse. Hors des mots, tout mon cœur s'étale si large que je peux le traverser à vol d'âme. Je suis cathédralement avec toi, je te rejoins chaudement dans ta grandeur d'âme. Voistu, très chère, au-dessus de mon chasme, ta lettre est comme un rayon issu d'un ciel qui me tombe sur la tête. Plomg !

Tout remonte singulièrement à la surface, tes rires angéliques, tes baisers mielleux, la soie de tes cheveux, ton odeur,

tes yeux. En réalité, dans une ascension d'images aux buts lointains, tu es présente, avec force et avec je ne sais quel secret s'animant d'une source à retrouver. J'entends ses glouglous qui seront ce jour l'ornement de ma conscience et quoique ta lettre en dise par la suite.

Tout haut, magique et toujours magique, jusque-là mystère, je rends grâce au Grand Monde d'avoir pu partager des échappées d'instant avec toi sur tous ces chemins semés d'initiatives.

Ton courrier par qui mon feu s'allume, me transporte de bilans en rétrospectives sur ce sens profond de l'existence qui me ceinture de cheminements. C'est là que se trouve l'essence de mon interminable quête, vivre admirablement le déroulement de mes jours grâce au désordre somptueux de mon histoire passée.

Vers le début de ma nuit, au milieu de ma nuit, en tombée de ma nuit et jusqu'au moment prochain où l'aube suprême se lève. Je reste à vif, éveillé devant le Grand Monde plutôt que je m'y fonde, au point que la liberté qui m'est allouée me servira à accéder aux miracles de « l'existé ».

A l'authenticité de mes sentiments et suite à ton silence écarté, ne sachant plus si

tu étais en vie ou si tu avais rejoint la grande Odyssée, je me suis profondément posé cette question du pourquoi tout cela. Ainsi chaviré dans des douleurs par un chagrin d'amour, j'ai vécu dans des endroits moraux que je n'avais jamais fréquentés, ce qui a nécessité que je me saisisse pour méditer mes souffrances.

Et quelle causerie ! Je peux te confirmer que les anges sont aussi de grands bavards, d'ailleurs, fort heureusement pour moi, car le mode primitif du silence prend tellement de forces que je n'en serai pas revenu.

Au fond, grâce à cette expérience du cri de l'âme, le sens de ma vie est devenu un instrument « d'angélitude » enfoui dans les épaisseurs de mon être qui monte comme le son d'une infinitude. Ce sera un do dans les brumes du soir sur une gamme qui sur les océans chemine.

Mais nul doute, Eléonore, depuis ces dix dernières années de travail intense sur le devenir, et selon cette règle de n'en faire aucune, j'apprends depuis peu à respirer au pavillon des poètes.

Ici au village, quoique je vive à deux kilomètres de St-Jean-La-Conques, les habitants me surnomment « l'écrivain ».

En fait, je survis piètrement de quelques chantiers ainsi que de mes livres, qui me nourrissent plus l'esprit que le ventre. Tout comme Zara, je suis un rêve envolé dans les airs, un inadapté au stress, au virtuel, et à ce qui est vil et bas. Disons que je suis un croisiériste de l'odyssée cosmique, pauvre, mais grandement heureux. Ma révélation est de me relier à mon être avec lequel dès chaque aube, je peux devenir en son nom.

En Provence, des senteurs et des couleurs qui ont bercé mon enfance ma plume se sert comme encrier. Dès l'aurore, je trempe mon outil d'âme dans le monde que je perçois et que je pénètre imprévisiblement par l'immensité.

Tiens, une fois Eléonore, alors que la métamorphose du pissenlit battait son plein dans une prairie, que les derniers lilas s'ouvraient de noblesse, sans dire mot, j'observais Zara qui comme par enchantement avait décidé ce jour-là, de souffler sur toutes les boules blanches qui se distinguaient si bien du vert des hautes herbes et du jaune des boutons d'or.

Oh miracle des ans aux coudes des profondeurs ! Si tu avais vu ça. A tout miracle un homme s'aventure, les graines de pissenlits fusaient et brillaient de lumière au



gré d'une brise légère et providentielle. Pure magie d'enthousiasme humain où je me suis attardé. La terre était sous mes pieds et cela se sentait jusque dans tout mon corps. Mes cellules vibraient, mon sang dans l'altitude, les pores de ma peau prenaient l'attitude d'un seuil.

Déterminée, en résonance avec l'inconnu, Zara expirait tout son gaz carbonique avec l'intention d'offrir la vie à chacune des sphères blanches de l'herbage. Cela voletait par milliers des parachutes végétaux au-dessous de la corniche du Grand Monde. Quel inoubliable bing bang de graine en suspens ! Chose où nous ravisse l'âme du jamais vu, et par surcroît, mêlé de près à cette grandeur, le vent complice dirigeait le convoi. Les spirales d'air donnaient de temps à autre l'impression d'un chœur suprasensible. Même sœur les abeilles participaient au prodige, avec des bzz, bzz, bzz, ailés et lumineux sous l'immobile bleu d'azur.

C'était un de ces jours d'en haut où Zara refaisait le petit monde. Elle chantait au milieu de toutes ces tiges de solitude, éclairée de la grâce divine que seuls les « fous » savent atteindre. Sûrement tel spectacle ne s'était pas vu du ciel depuis Eve la Magnifique.

Hé ! « Le temps des secrets » a peut-être fait la même chose avec l'univers. Il aurait soufflé et soufflé par la grande porte de la vie où tant d'étoiles et de galaxies seraient nées dans l'ombre de la mobilité qui donne accès au boulevard du néant.

La terre est sous nos pieds, Eléonore, à notre droite l'amour, à gauche l'amour, devant et derrière, pareil. Pas que je redoute de tourner la tête, du moins, lorsque je la lève à l'endroit de la grande porte du ciel par quoi une marche s'ouvre, je constate bâton de pèlerin en main que nous sommes encerclés d'amour.

Et voilà que ta présence m'éveille encore à mon être par des réalités que seuls les enfants blessés comprennent. Des réalités qui n'en seront jamais. A mots couverts, je sens leurs lignes et m'ajuste à leurs traits. Elles oeuvrent dans ce jour nouveau aux instants insoulevables.

Je veux parler de ces moments de poésie qui par le simple lieu du maintenant donne aux yeux du monde l'onde et le reflet d'un amour aussi grand et vaste que l'infinitude installé à demeure dans nos esprits.

Parfois, sur la Planète Bleue, j'ai l'impression que derrière l'homme se penche

la femme et que tous deux en covalence et en balançoire dans le genre humain brandissent un flambeau avec je ne sais quoi de fantastique comme flamme éternelle.

Disant cela, je nous revois à travers une de nos plus belles images passées ensemble. C'était au cap Fréhel, en Bretagne, ta région préférée me semble-t-il. Lors d'une nuit d'été, de nos embrassements à la séance d'une marée montante, nus sur une plage de sable blanc et seuls comme deux étoiles qui s'appellent par brillances, au rythme des vagues, nos chairs et nos cœurs s'harmonisaient aux forces d'exister. L'air était tiède, la brise marine caressait nos corps d'eau. Les portes de l'amour s'ouvraient au fond de la nature et semblaient venir de partout, en cadence, à chaque gonflement des rouleaux fréhéliens.

Voici un rêve commun que nous avons réalisé cette nuit là, Eléonore, sentir l'« être de la vie » sans avoir à s'expliquer ce que cela veut dire. Royal. Spectacle autrement attirant que vivre lorsque le partage d'amour est naturel et emboîté de tous les côtés avec « ce qui est ».

En nous livrant à l'espace-temps, « le temps des secrets » nous a fait don du merveilleux sans s'être fait annoncer dans

un voyage organisé. Cet endroit nous est si connu parce que c'est là où il vit avec chacun de nous, dans l'autre de l'instant.

Si l'on ne savait plus réaliser nos rêves avec les rêves des autres, la vie imaginaire disparaîtrait de la surface de la terre. Ce serait pareil avec l'amour, si l'on ne savait plus aimer sans se remettre totalement en question, pourrions-nous vraiment parler d'amour.

Il y a mille attitudes mais une seule manière d'être, c'est une qualité de force d'esprit, d'art et de poésie. C'est aussi une vraie fureur de notre époque que d'occulter ce bon sens de la vie. Chaque jour qui passe, cette ignorance gagne du terrain et va effaçant ce miracle des consciences. Le moment est périlleux d'autant plus que nous faisons des pirouettes avec notre siècle bien que l'ineffable ressemblance et appartenance de l'homme avec l'univers soit trop souvent piétinée.

A force d'oublier la plus magnifique des couleurs, l'homme ne se souvient plus qu'il est homme debout en équilibre instable entre la cité céleste et la cité terrestre. Peut-on être un homme sans passé, sans origine, sans histoire ? Le passé est une source qui nous a vu naître. Il a tant besoin qu'on lui

porte conscience au lieu de lui élever des statues et de lui cuire des crapauds. D'ailleurs, n'est-ce point de ce futur inconnu qui vient à nous dont dépendent tous nos soins et gestes de l'âme envers le passé ? Un passé digéré, identifié et métabolisé... jusqu'à la plus haute cime du futur.

— |

— |

## Près d'un chêneteau – 16 heures 45

Avec toutes les joies enfantines, amusé par une orgie de verdure, je suis allé sous un jeune chêne qui chante le printemps pour continuer de te lire. En poursuivant ta lettre remarquablement débitée et dont le regard profond me pénètre de fond en comble tant ton authenticité est puissante, je découvre ton incapacité à me donner signe de vie tout en étant partagée à chaque fois d'un vif désir de me rejoindre. A chacun de mes courriers, dis-tu, tes écartèlements sentimentaux t'étiraient sur la redoutable table de la conscience où tes ambivalences aux airs avantageux régnaient en bourreau enflammé. Ce qui d'ailleurs comme tu me le confirmes, ne t'a guère permis un véritable

engagement dans une autre relation affective puisque la nôtre était toujours vivante même si c'était dans un brouillard épais. Ainsi ne consent l'amour car il demande l'essence de nous-mêmes.

N'est-ce point ainsi qu'ont lieu les tortures de l'âme humaine et les débauches de l'esprit, dans ce pays de la valse hésitation ? Aussi longtemps que nous hésitons, aucune vie nouvelle ne peut se libérer du futur qui vient à nous, et j'en sais quelque chose. D'ailleurs, c'est ce qui rend les ruptures si douloureuses, une suite entrouverte et débraillée, conductrice de passé dans la brume.

Dans tous les sens à la fois, j'ai dû fournir moi-même un monstre effort à ce sujet, d'autant plus que je ne savais pas si tu étais encore de ce monde. Disons que tu l'étais, par une forme d'images vivantes ravivées par de poétiques souvenirs. Pour moi, c'est un processus de deuil douloureux qui m'a amené à une meilleure compréhension de ton silence et du brouhaha que cet effet de vie a eu sur mes racines humaines. N'est-ce pas le contemporain débrousseur et sans réserve qui a des droits sur le passé et l'avenir ! Toutefois, bien des lignes indéfinies et des contours flottants ont assailli mon



tableau de vie d'insondable débonnairété. Je ne m'attendais pas à telle commotion existentielle. J'ai mué parmi un silence engouffré dans mon âme pour éviter de ne pas être un autre moi-même.

Malgré ta rigoureuse disparition, tu étais de toute façon présente par cet appel d'amour auquel jadis j'ai répondu présent. Cependant, c'est bien moi qui ai dû mourir à mes espérances de te revoir dans ce monde physique. Que reste-t-il si ce n'est ce que je suis devenu. Et à seule fin de rendre hommage à notre histoire d'amour, j'ai sculpté une fontaine quasi mystique dans mon jardinet voici trois ans de cela. Elle représente l'envol d'un aigle où de son bec crochu un filet d'eau s'écoule dans un bassin en forme de rocher.

Il m'a fallu sept ans avant de commencer cette œuvre qui pour moi célébrait la fin d'un autre travail sur ma vie intérieure. Que d'efforts pour vivre avec ce qui est et ce qui n'est plus. Non seulement, j'ai souffert comme un diable mais j'ai pu extraire de mes rongements et de mes oublis une reconstruction, une métamorphose qui a su faire de moi l'artisan de mon nouveau monde. Tenir « l'être » à la barre a sûrement été ma plus grande initiative d'homme debout ici-bas.

Tout comme la passion, les ambivalences sont destructrices. Elles changent de port sans jamais trouver la mer. Elles nous séparent de la vue d'ensemble par de redoutables morcellements d'où résulte cette incapacité de savoir ce qui se passe en nous. Au premier réveil, tout se rendort à la manière du vent qui soudain s'arrête. D'ailleurs, tu me révéles plus loin sur la pointe des pieds que tu as touché à la drogue durant les cinq années qui ont suivi ton départ à Paris. La souffrance se hâtant d'incendier l'âme, la fusion avec une substance prend l'issue d'une porte de secours. En tous les cas, bravo d'en être sortie, car ce qui semble aider pour un temps dans la gestion de nos émotions finit tôt ou tard par ne plus faire voile avec notre navire.

Tout processus qui ne passe par un acte libre, par un acte de conscience, nous fera comprendre toutes les bonnes raisons de ne pas travailler à notre développement personnel. N'en faites rien ! le produit est là pour pallier ce en quoi nous sommes encore incapables de voir sur nos profondeurs. Je l'ai toujours pensé, les écorchés vifs sont des résilients par excellence.

Voilà, je saisis ce moment pour te dire que les vents secrets emportent et réveillent

nos blessures du passé, mais celles que nous portons véritablement dans l'instant sont celles que j'ai toujours eu plaisir à nommer « la blessure existentielle ». Celle-ci ne part pas avec la croisée des jours et des nuits. Notre édifice biographie se bâtit sur cette fondation cosmique (blessure existentielle) hors de l'espace temps. La blessure d'exister par laquelle nous devons trouver un sens d'amour à notre vie sur terre dans le sens de la vie des autres. Pour peu que nous l'oublions un temps, nous serons remis à jour avec tous les rappels qui vont de pair.

Exister envers et contre tout dans le grand service du vivant ne peut pas se faire sans la totale présence des autres. Et les autres, c'est l'émotion du monde que j'aperçois dès l'aurore quand j'ouvre les yeux. Quelle fièvre ardente de vivre me saisit au néant de cette intelligence. Un néant rempli d'amour se retrouve partout dans nos cellules qui sont le plus à même à capter la mémoire du Grand Monde. Toutes nos émotions, nos actes pensés, nos gestes, nos relations, y trempent le quotidien aux mille traits, aux mille aventures qui se roulent et se déroulent au bal du vingt et unième siècle.

Tout se consume à la fois jusqu'à ce moment où tout à coup, on réalise que

l'on a pris de l'âge dans un endroit profond de l'Univers. Du seuil où tout se tait, les redoutables prises de conscience pointent sur la cime de nos chemins. Etant tout nu, dans l'attitude d'une méditation, l'on peut se voir alors différent au-dedans de notre forme physique. Et c'est bien naturel de battre le rappel. Je reste un moment absorbé par des sentiments qui réveillent en moi de tendres mémoires par l'agrandissement de ce que ta lettre m'évoque.

Vois-tu très chère, ce qui m'a le plus manqué suite à ton départ est cette poésie que rayonnait ta présence. Poésie de l'être, de l'effet, de la tendresse, de l'incarnation. Quelle compagnie divine propagée par la fraîcheur de ta démarche, de ta silhouette, et reflétée dans tes yeux bleus de tigresse. Et ta voix cristalline, enjouée, sûrement encore plongée dans le verbe, elle ressemblait si bien à une étoile dans une obscurité profonde. Était-ce mon obscurité ! bien sûr, celle d'où part la vie sans cesse...

Eh bien, tu as allumé une flambée dans mon cœur ce fameux jour où nous nous sommes rencontrés et d'où s'échappa un feu de vie que nulle mort jamais n'éteindra. Sans nul doute encore se mêle à tout cela une histoire d'amour inachevée, au grand

soleil d'une quête de l'âme humaine dont le seul retranchement en cas de souffrances est l'évolution.

Et à quel prix, Eléonore, si ce n'est celui d'actes de conscience qui gagnent les portes et qui les ouvrent.

Que de tentatives d'envols et de plumes laissées sur les bords de routes, mais vois-tu, malgré tout je continue de voler dans l'éternité.

... Flap... flap... flap.... Je te rejoins...

— |

— |

## Sous un vieil arbre – 17 heures 33

**A** l'œuvre, tandis que je m'assois sur les racines du roi végétal de notre contrée, mon cœur se penche sur mes pensées que ma plume décèle. Au fur et à mesure que je découvre tes mots, je te ressens comme une vie intérieure. L'un dans l'autre, je te partage aussi la mienne et te rejoins sur le dehors comme le dedans du manège cosmique.

Bien sûr, je te suis dans tes regrets évoqués et dans ton exigence d'authenticité. Néanmoins, une vie d'homme exempte de maux ne serait plus une vie d'homme. Pas facile de descendre sur Terre sans se brûler un peu les ailes, quand au retour, nous n'en aurons plus besoin. Nous repartirons de plein droit par la seule force de l'amour.

On serait bien surpris de savoir ce que l'inconnu augure de notre destinée. Quant à notre responsabilité auprès des événements qui nous arrivent, elle vient parfois tard dans la vie, en ce sens que notre liberté d'être, d'agir et d'accueillir y est liée. Après dix heures, il ne faut pas déranger les étoiles et dès le début du jour, de quoi s'agit-il ? Sommes-nous conscients au-delà de nos limites.

L'équilibre entre un homme et une femme tiendrait-il à cet appel d'amour qui les unit et au sens qu'ils lui donneront doucement sans décevoir. A la moindre élasticité, la fatalité reprend ses droits avec des justifications duelles qui sont toutes aussi bonnes les unes que les autres parlant d'irréalité individuelle. Et c'en est fait, dûment normalisés, les verdicts pathologiques des passions atteignent les cibles. Dans le mille, tous les yeux se fixent sur l'angle de ce qui est réveillé par les charpentes de vieilles blessures qui se coupent de l'existentialité du Grand Monde. Ainsi, la vie sentimentale bascule domestiquement soit dans le sommeil soit dans la peur où la souffrance à la souffrance s'enchaîne.



Le cortège du marchandage s'approche avec sa vieille garde duplice et voici qu'il n'est plus possible d'entendre la réalité universelle, que ce soit dans l'un ou dans l'autre de ceux-là mêmes qui s'étaient dit et promis mainte fois qu'ils s'aimaient. En fait, aucune vérité ne peut se rejoindre aussi longtemps qu'on croit la détenir, elle dédivinise celui qui la tient sous sa suprématie. Et pourtant, quelque chose pousse l'homme à tenir dur comme fer à la réalité de ce qu'il perçoit des bribes du monde qui l'entourent.

Voici un détail rigoureusement vrai, l'amour des grandes personnes est de si courte durée qu'il est difficile de croire à sa réalité. Une immense rumeur circule au sujet de l'amour avec une sorte d'individualisme en peine et de scintillement libertaire envahi par des croyances de réussite sociale et de schémas comportementaux. L'effet est prodigieux, enrobé de nouvelles tolérances et de joyeuses éthiques qui ont basculé à leur tour avec des garde-fous qui le sont vraiment devenus. Impossible dès lors d'arracher l'homme de sa dormition. Dans une ambiance dostoïevskienne, le couple se sépare à toutes bombes et se remet en marche par le dos, sans avoir, malgré leurs

thérapies drapeautiques, ni saisi le sens de leur vie ni l'intention même de l'amour.

En ce moment, dans les milieux poétiques, il se dit que l'homme de notre époque a tellement glissé dans la pente de ce qu'il tient pour vrai et dont il ne peut plus démordre que même son étoile attentive ne peut plus rien pour lui. Croire quelque chose stoppe insolemment notre évolution et sans lendemain, les nuits se succèderont dans la monotonie d'un temps qui ne passe plus.

Il ne fait pas de doute, la séparation et la rupture sont une mode de notre siècle, une mode dormir qui exige de nous une meilleure connaissance de nous-même ainsi que du bois de chauffage a apporté à notre vie sociale si fragmentée. C'est une double activité, celle de travailler à rester entier et celle d'agir dans son environnement immédiat. Là, le normal et l'anormal auront vite fait de retourner dans leurs bandelettes.

Mais pour revenir à cet équilibre instable qui se joue d'amour entre un homme et une femme, avec du recul, j'y perçois toute la trame de notre destin dans le genre humain auquel nous sommes joints, corps, esprit et infinitude. Il est clair que l'esthétisme physique appelle des personnes qui s'attirent dans un premier temps, quant

à nos attitudes qui sont sous le ministère de notre partition biographique et de nos prises de conscience, elles changent constamment avec les âges de la vie. Le chef d'orchestre évolue tout comme la musique qu'il dirige par une transparence de ce qui l'appelle continuellement à ses projets de vie.

Du moins, j'ose l'espérer pour la plupart des hommes sur terre, l'être est toujours dans ce qu'il y a de nouveau pour lui, c'est-à-dire dans la cour d'honneur de l'instant présent. Sous celui-ci, nous sommes, et faire surface demande un engagement total. Il n'est pas facile d'aller à la rencontre de ce que nous ignorerons toujours car cela démange tant de faire des interprétations particulières sur ce que nous ne connaissons pas.

Si je vais ailleurs, puis-je au moins me demander dans quelle réalité je suis ? C'est pour moi une chose épouvantable de penser que le temps présent nous parle d'un amour universel et que le genre humain ne puisse pas habiter cet instant qui le tient homme debout par transparence.

Lorsque le sens de l'ouïe est affecté par tant de brouhaha médiatique qui pour mieux isoler l'homme apaise ses peurs et conforte ces certitudes, celui-ci perd son

trésor d'appartenance à la grande odyssée cosmique. Dès lors, il ne sait plus ni écouter un homme qui lui parle, ni le chant lointain du coucou, ni une rivière qui glougloute. Et en n'entendant plus la nature, c'est tout l'invisible d'une création que la nature revêt qu'il ne peut plus voir ni vivre. La vie lui apparaît sans l'assistance du monde suprasensible, ce qui le projette dans le déni de l'esprit, à commencer par le sien, or, vivre sans esprit, est-ce vraiment vivre ?

Tiens, je te partage un texte sur le drame romantique de Victor Hugo tel qu'il est défini dans la préface de *Cromwell* en 1827.

« Du jour où le christianisme a dit à l'homme : « Tu es double, tu es composé de deux êtres, l'un périssable, l'autre immortel, l'un charnel, l'autre éthéré, l'un enchaîné par les appétits, les besoins et les passions, l'autre emporté sur les ailes de l'enthousiasme et de la rêverie, celui-ci enfin toujours courbé vers la terre, sa mère, celui-ci sans cesse élané vers le ciel, sa patrie », de ce jour-là le drame a été créé.

Du coup, je compte jusqu'à trois et pense spontanément à Zara qui soufflait à demi arrachée du monde de la matière, les sphères blanches des pissenlits dès lors en

graine. En tenue de reine dans cette prairie dont je te parlais auparavant, une tresse de fleurs autour de sa tête, elle parlait à ces dents-de-lion comme si elles étaient des feuillages d'or, aux papillons comme s'ils représentaient le monde des anges, et tout cela avec des mots de tous les hommes.

Quelle être d'exception ! J'espère que tu pourras la rencontrer un jour. Quand je pense que ce sont ces êtres-là que notre société considère comme anormaux...

Ciel ! mais quel bien cela peut faire que de se sentir marginal et vraiment très différent du commun des mortels. Je pense même que cela doit être une confirmation de notre santé mentale. Vois-tu, Eléonore, avec le temps qui passe, je me sens de plus en plus infini, inachevé, avec cette intime conviction que nous sommes ici-bas dans la suite d'une grande et merveilleuse histoire d'amour qui nous décape la pulpe du « je » du néant.

Ce que j'aime le plus dans la vie, ce sont les chemins et les imprévus, comme écrire maintenant sous ce vieil arbre âgé de plusieurs siècles. C'est un tilleul de 80 mètres de ramures et d'une trentaine de mètres de hauteur. Ah ! il n'a pas la mine d'un vieil évêque, mais plutôt celle d'un roi indétronable. A chaque fois qu'un brave

contadin passe près de cet arbre, il enlève son chapeau pour le saluer. C'est une coutume qui s'est installée depuis des décennies et paraît-il, à l'initiative d'un instituteur. D'ailleurs, il est mentionné à l'office du tourisme du village un commentaire indiquant de saluer par un geste de respect cet arbre qui présente au paysage un aspect monumental.

C'est un honneur tout particulier pour moi que d'écrire à ses côtés, et par surcroît à un être que j'aime plus que tout au monde. Tu sais Eléonore, tu as vraiment représenté les yeux du monde autrefois, tant je t'avais au-delà des pores de la peau. Que d'incidents artistiques nous avons vécus ensemble, que d'aventures sagittairiennes, de chevelures d'ange et d'yeux vierges avons-nous partagés, que d'envolées aux rayons blancs du jour et des lunes incertaines résumés par une grande histoire d'amour. Et voici qu'il a fallu dix années de labyrinthe des destins et de combinaisons mystérieuses, inexplicables, pour qu'aujourd'hui, une étoile se rallume dans le ciel.

Que de choses en ce jour, que d'émotions et d'essentiel, à croire que nous avons rendez-vous avec les capacités énormes des insondables décrets de la Providence. Je me donne des airs de

renaissance et de jeunesse comme si je n'avais plus le poids de ton silence dans mon âme. Quand j'aime, c'est pour la vie, telle a été ma première devise d'adolescent à laquelle j'ai tenté d'être fidèle ma vie durant. Oh ! je sais il y a les obstacles, les épreuves, les claques, les roustes et puis, après tout, sans ces épices de vie, ma ballade ici-bas aurait été fadette.

Mes passages à vide m'ont au moins permis d'extraire à chacune de mes plaies, un moyen de recherche pour les soigner. A vrai dire, mon meilleur médicament a été, est et restera, l'homme debout. C'est vrai, la rectitude intérieure d'un homme, sa poésie, son audace, ses rêves, ses folies, ô combien ce genre d'attitude m'ont lié à l'aurore. Et à cette heure ci, entre la nuit et le jour, toute la magie du grand monde éclate en fleur dans le jardin de l'univers. A vrai dire, quelle blessure d'écorché vif pourrait m'empêcher d'être présent à ce spectacle ? Aucune... les émotions sont plus intelligentes que la raison, si seulement nous savions les identifier et les comprendre avec notre cœur.

Quand je croise le regard d'une étoile, je rencontre un soleil en moi. Eléonore, je me demande vraiment si la vie sur terre serait souhaitable sans tous nos bobos qui nous font faire des bonds de montagne.

Purée et foie de morue ! j'en doute. Grâce à eux, la route des métamorphoses est grande ouverte, nul doute, un chemin de l'amour se dessine sous des coups de crayons, en cadence, à chacun de nos efforts.

Et n'est-ce pas encore nous qui avons cet honneur d'être artiste dans l'ombre de notre grandeur ! Que du moins nos affections individuelles rejoignent des blessures existentielles, le monde alors nous appartient.



## Dans la paix du soir – 19 heures

**P**endant que je considère ta lettre qui me met pareillement en enthousiasme, je lève les bras au ciel et m'élançe le cœur à l'air à l'intérieur de moi-même. Je te cherche. Il me vient une grande affiche blanche et douce jusque dans mon âme, avec ces mots calligraphiés en noir d'ébène : je ne désire plus rien, je t'aime Eléonore. Ma tête est vide. Je fais halte à notre amour tout à fait conscient que c'est l'inconnu qui vient me voir en imaginant cela en prévision de ta visite, du moins je l'espère.

Or, en réalité avec lui, je ne peux voir que sur le moment et il me serait vain de le chercher plus loin, si ce n'est en perdant mon témoignage d'être. Surtout ne me demande pas de t'expliquer ce que cela veut dire. Ce

que je sais, c'est qu'à l'endroit du présent, tout ce que je connais de moi-même est là, comme une histoire vraie sans fin. Et comme cela change tout le temps, je reste attentif à mes nouveautés en essayant au juste de savoir ce que je fais sur cette terre.

Au fait, qu'y a-t-il dans un rêve si ce n'est la venue d'une réalité qui se tourne de tous les côtés. Evidemment, ce n'est pas celle apprise dans des livres d'école à longueur de journée. Enfin, quand la réalité du grand monde s'adresse à nous à voix haute et nous invite à son banquet, une des premières évidences serait de s'apercevoir de notre surdité de l' me. Eh bien non ! La plupart du temps, nous ne nous arrêtons pas, nous courons corps et  me, la tête basse, le cas extrême, les côtés s'assemblent en carré et l'on tombe dedans.

Depuis que je te lis Eléonore, dans un frisson d'être qui ne se décrit pas, le sang que je sens couler dans mes veines n'est plus le même. Et à ce propos, cette oscillation sensible s'entretient avec mes cellules de la même façon que l'oxygène se promène dans le ciel. Et soudain, je me rappelle de ce jour d'élégance où sur les hauts de Montreux, nous avons mêlés nos sangs en guise d'un pacte d'amour inébranlable. Comme deux

enfants du club des cinq, dans un coin de campagne, avec un canif des monts altiers, nous avons ouvert nos chairs sur une partie de nos bras et pendant que nos entailles se rejoignaient en un seul voyage de l'univers, nous nous sommes embrassés avec je ne sais quelle passion de vivre inexprimable. D'ailleurs, c'est ce même laguiole auvergnat qui a servi ce matin à ouvrir ta lettre qui se lit comme un livre d'amour et me rappelle tout ce temps où nous nous sommes aimés.

C'est aussi ce même sang que j'entends couler aujourd'hui et qui m'annonce cet appel que nous sommes venus chercher ici-bas. Nos destins sont liés à l'état sauvage, quels que soient nos naufrages, la morsure des vagues, c'est en pleine mer que nous nous retrouverons sur d'autres processus de perceptions avant de replonger le nez dans notre évolution.

J'ajoute encore qu'il s'agit bien de la raison fondamentale de notre venue en ce monde : un amour sans réserve, sans bord, sans frontière et libre de toutes croyances. Même quand le ciel est gris, tout est toujours éclairé, et même quand il fait jour, il fait aussi nuit. La plus petite blessure se penche vers la plus grande et lui dit : soyons entières. Voilà tout.

Je philosophe, je philosophe et cela va sans dire, j'en oublie tes problèmes de santé qui surgissent. Quoi ! Tu me dis avoir peur de t'embarquer précipitamment dans cette face cachée de la vie et que cette peur t'accable au fur et à mesure que tu prends conscience de cette levée de camp des règnes de la Terre.

Par toutes les voyelles de l'Occident ! Après un moment de silence, au plus profond de moi, tes propos ébranlent mon dôme. Je note en passant sur tes phrases, que des souffles s'agitent dans tes mots. Ils prennent le goût de l'argile fumante. En d'autres termes, tu me dis que tu vas partir rejoindre la poussière de la grande route. Oui, c'est bien cela. Je ne rêve pas, ce n'est pas une ancre jetée. Tu vis donc actuellement en Bretagne, sur l'île d'Ouessant. Tu es atteinte d'un cancer foudroyant qui selon la science médicale devrait te prendre dans les trois mois à venir si bien que ton dernier souhait sur cette rondeur cosmique est d'être près de moi, en Provence.

Consterné, d'emblée, je proteste avec gravité sur ce fond de droit à la vie. Que tu partes dans « l'éloigné » ! alors que je viens à peine de te retrouver. Je proteste de la première alliance jusqu'à la dernière. Je suis renversé d'invisible où je n'ai pas accès.

Chacun a sa conscience proche avec plus ou moins d'imagination et dans l'évidence de la mort, il y a bien des effets de vie à l'œuvre qui l'emportent sur notre raison d'homme.

Quand la mort s'en mêle avec sa façon mystérieuse de faire, ce sont toutes les nuances de la vie qui se réveillent et qui nous rappellent dans nos cendres chaudes. Depuis tout petit, j'ai toujours été sensible à ce feu au-delà des solitudes où tout corps humain disparaît. Le secret de vie. Et dire que ces deux mondes ne sont pas séparés. Pourtant, ils nous ébranlent la compréhension car tout cela n'est pas dans l'ordre de notre petite logique d'apprenti homme. A son sujet, ou on spéculé ou l'on croit.

Excuse-moi, Eléonore, mais je dois garder un moment de silence pour accueillir cet événement qui me scotche l'âme dans ma boîte crânienne. Tout va si vite, le temps présent, le passé, et bien sûr, ce qui est hors du temps. C'est mon vieil honneur de vivre qui est chamboulé par cette nouvelle avec tout ce qui s'y ajoute. Cela me décolle les tripes du fond et me fait ronfler les boyaux. Et c'est cela qui m'est difficile, être là dans un déploiement inouï et total de lucidité. L'instant présent me manque quelque peu à ces moments forts de la vie.

C'est ce qu'on appelle une nouvelle froide, et même s'il plut à la fatalité ou au ciel qu'il en soit ainsi, mes premières larmes en forme de mandorle sont au bord de la levée. Je ne sais quel rapport intime j'ai avec la poésie du grand monde, mais il y a là, un fond qui me pénètre avec grandeur. Mon visage se couvre de larmes et l'amour qui nous lie me fait vibrer l'étoile. Il me faut aller à sa rencontre. Je dois aller marcher un peu et te retrouve sous peu Eléonore.

## Dans l'envolée de la nuit – point d'heure

**E**n compagnie d'étoiles qui constellent le firmament, une heure de marche la conscience à l'air m'a permis de prolonger ta surprenante nouvelle. A l'entendre, semblable à un coup de grâce, je suis allé plus loin que ce que mes yeux peuvent voir de la voûte bleue de nuit. C'est dire, je suis revenu à mes images d'origine et j'ai pris place dans l'immensité de l'homme debout. Cet homme debout que j'appelle mon empêcheur de tourner en rond, mon « être », après s'être fait porte qui s'ouvre sans porter de nom.

Avant de se faire, depuis mon premier cri, celui de ma chair, de mon sang, il n'a cessé de m'apprendre le détachement avec

pour seul langage, une quête : celle d'exister dans tout le ciel. Ah ! Tout comme la pureté du monde, mon « être » est un voyageur venu de loin qui ne vient jamais à bout de ses découvertes.

Passage essentiel pour moi que de retrouver sa primitivité à de tels moments si forts où l'émoi m'émouscaille. A ce sujet, l'émotion déborde, je termine de répondre à ta lettre, et d'ici une heure, je pars en voiture à l'île d'Ouessant à l'adresse que tu m'as indiquée. Demain, je serai à tes côtés et lettre en cœur, je serai facteur à la dimension d'intimité.

C'est bien simple, j'égoutte peu à peu mes émotions, le temps d'une accalmie de l'âme au beau milieu d'un labyrinthe inextricable de sentiments. Te retrouver sur cette île, te ramener chez moi pour te voir partir... décidément ! Oh ! je sais qu'il ne faut jamais déranger les décisions du destin, mais tout de même. En litige avec quelques rosses existentielles et les rubiconds, je vais m'efforcer de te garder le plus longtemps possible auprès de moi.

Nous ne savons jamais à l'avance ce qui nous attend, juché dans l'instant, il ne reste plus qu'à extraire de la seconde qui vient une qualité entre deux extrêmes. Soudain, je



pense à ces mots magiques de Lamartine qui ont accompagné mon adolescence le long des campagnes françaises :

« L'esprit borné dans l'infini, la nature dans ses vœux, l'homme est un Dieu tombé à la recherche des cieux. »

A les évoquer, une grande joie me monte au cœur, celle de te retrouver, quels que soient les tumultes de ta maladie qui ne troubleront pas ce grand moment de vie.

Quand on a l'amour en soi, dans son esprit et dans son cœur, à quoi bon le copier par je ne sais quelle sympathie. Peut-être qu'au fond, on y vient de toute façon. On y vit dans ce règne et dès que l'on devient autonome, nous prenons chaque fois un nouveau départ dans la sérénité du ciel. Somme toute, la vie nous enfante dans un jargon mêlé d'invisible et d'amour qui connaît une augmentation d'intensité. Notre légende d'exister nous propulse toujours plus loin dans une synthèse d'infinitude. Elle met ainsi de l'évolution dans nos souvenirs et nous renvoie au continent des souffles dans la partie la plus reculée de notre origine. A cela, nulle mort n'éteindra le flambeau qui éclaire l'Odyssée cosmique, ce flambeau que nous rallumons sans cesse, que nous passons et transmettons.

Rien n'est plus grand que mourir en paix, sois certaine que je t'accompagnerai, Eléonore, vers ce passage des Dieux. De l'une à l'autre demeure, il y a dix ans, cent ans ou cinq siècles, c'est toujours le même instant, que ce soit pour le genre humain ou pour le reste du monde. La mort messagère et le temps passager n'ont ni âge ni heure, à quoi bon leur en attribuer. Ils respirent avec nous et n'ont pas de forme, à quoi bon leur en inventer, pourtant, c'est bien ce que la civilisation réclame depuis que la nuit des temps a vu naître en son sein le genre humain par la plus libre des rencontres.

Ce n'est pas que je blâme un passé que je sens tout interdit, ni tout ce qui a été mis en place avec talent vis-à-vis de la mort, car des temps nouveaux, il va nous falloir y venir par la conscience. La vie a toutes les beautés, toutes les grâces, toutes les grandeurs. Elle a dans son registre tous nos suppléments d'être. Que va-t-on donner à ce qu'il y a au-dessus de nos têtes et à ce qu'il y a sous nos pieds ?

Après tout, nous assistons à notre chrysalide humaine dans une main cosmique restée grande ouverte, une main qui laisse fluer tout notre génie d'homme. Cette main nous permet de lire notre livre de vie qui, à

bien des égards, résume aussi la biographie de l'univers. Aujourd'hui, par toi, un soleil pénètre mon cœur de lumière dans ce ciel profond qui s'exerce d'amour dans ce que nous devenons.

Métamorphose qui fait durer le temps, langage de tous les langages, de toute évidence, tu es un chef d'œuvre de tous les seuils. Il n'y a plus d'abîme entre la vie et la mort mais le rêve du monde : homme debout, être d'inconnu et d'ailleurs. Homme en partance, homme en résilience, cherchant le chemin, le verrou, la porte, la clef, plus à fond dans une flambée fantastique où nous cherchons à voir le feu s'allumer. Une clef qui ne tournera pas toute seule ! Et à belle fin sur Terre, notre envol rajeunira le « Tout ».

Tant ponctué de paradoxes ontologiques, je n'ai que peu de chose à dire sur cet espace de la mort qui s'ouvre à tout venant et qui conviendrait à tout le monde. Toutefois, pour ce but d'amour que nous poursuivons et pour tout ce qui a attiré à l'évolution, j'éprouve une amère tristesse de penser que tu vas déjà rejoindre la rade cosmique.

Eléonore, liés que nous sommes à la mémoire du Grand Monde et prenant

notre conscience en voyage, rien ne saurait nous séparer de cet appel d'amour et de cette montée des âmes vivantes. Grâce à nos inachèvements de la vie intérieure, il reste ça et là des histoires à vivre dans les prochains siècles et tant de projets nobles à penser et à construire en écho avec le début du monde.

Je ne peux reconnaître qu'un commencement, une suite roulée en rosace divine bien qu'il nous faille faire continûment le deuil de ce « meurs et deviens », mais ce coup-ci, jusqu'à ce que notre corps se dissolve dans l'espace-temps. Nos desseins vivent dans le contre-espace que nous touchons, pensons, aimons, jusqu'au bout de notre squelette. Ah ! Eléonore, le temps des cathédrales est si loin et si proche en même temps. En revanche, nous nous sommes retrouvés un p'tit bout dans ce siècle de fumée, de gadget, d'artifice, et déjà, je sens venir un nouveau vent de la mer pour d'autres tâches futures à accomplir sur Terre.

Que de chemin déjà accompli, que d'épreuves à gros clous, de renversements inattendus, oui, et même si des maillons se brisent en cour de route, soit sûre que la chaîne ne sera jamais rompue. Je veux parler

de cette chaîne à laquelle nous trouvons le sens de notre vie dans le sens de la vie des autres par des assauts de conscience et ceci afin d'éviter de marcher sur nos propres ossements.

En nous, le sens, le lien, le passé, la mémoire, le présent, la suite, le devenir, qui insistent pour revivent l'évolution du Grand Monde. Il semble que cela soit la seule et même profondeur des choses, un face à face avec notre avenir, pleins d'imprudences, d'oublis, de leçons, de spectacles de la nature et d'histoires d'amour que nous ne pouvons plus retenir simplement qu'aux seules choses humaines. Nos biographies deviennent peu à peu des prières vivantes, elles montent, se croisent, parfois se suspendent, filtrées, de plus en plus éthérées dans les fêtes cosmiques que le peuple des hommes a si bien oubliées ici-bas. Des fêtes qui font toutes jaillir des gestes d'amour et dont nous nous régalons de toucher une certaine profondeur.

Et qu'importe si ce n'est qu'une étincelle qui nous imprègne ! Deux étincelles qui se rencontrent suffisent pour que naisse le feu de vie. Vivre c'est aussi accomplir le chiffre des choses, une loi, un secret bien gardé que l'on peut méditer et semer sur

un fond de néant. Il serait insensé de croire que les diverses philosophies, religions ou les sciences matérialistes à tout casser connaissent ce secret. Tout cela regarde le monde avec une sorte de vertige qui se renforce et malheureusement sans jamais tomber dedans.

Le noyau de la vie, son être suprême, son ineffable impermanence de vérité ne sont pas des puits où l'on peut se servir de croyances et prétendre ensuite des irréalités le centre des choses. Nous voyons tout autour du noyau, entrevoyons son rayonnement et nous sommes en route pour voir au-dedans. Plus nous allons dans le savoir des tombeaux et plus nous découvrons notre ignorance à nos dépens, plus nous allons dans la connaissance de l'instant et plus c'est en nous-mêmes que nous sommes appelés à aller, dans ce lieu où nous allons seul et qu'habite le monde.

Que voyons-nous ? Voyons-nous la pensée, celui qui est derrière les yeux de l'autre, le langage, l'émotion, la volonté, l'indulgence ? Et si oui, avec quel genre d'yeux ? Quel type d'alliance ? Le ciel et la terre sont avec nous, tous les passants de notre époque, chacun dans leur réalité sur le pont d'un même navire. Tout cela fait

éclore la vie des âmes de haut en bas. Quelle symphonie à l'image de notre évolution. C'était il y a des siècles... Des siècles liés qui sont retombés dans la réalité d'aujourd'hui. Aucun acte ne s'est effacé à travers l'espace ni ne sort de l'ombre. Tout est là, et au même moment, d'une clarté si translucide, l'on passe à travers le temps sans ne plus se rendre compte de rien. Un rien dans lequel tout est enregistré, avec la conséquence de nos agissements à recoudre.

A cloche-mémoire, toute mon enfance revit en moi, et en ce temps là, je n'avais pas l'intellect pour me tromper. Tout était maintenant, sans crainte d'en perdre un instant. Quel temps de soleil levant, d'espace rapproché, où se colore notre regard d'amour dans ce que la vie réunit. Et puis, plongé dans le chaos du monde, les circonstances de notre propre vie, les seuils à franchir, voilà que de gestes empreints de mort naturelle, il nous faut tout perdre dans le but de reconquérir le trésor imperceptible de l'être et des états de conscience que nous emporterons.

Usé ça et là, si la terre devait se dérober à mes pieds en ce jour, voilà ce que je dirais après un éclat de rire à l'horizon pour qu'il recule encore d'un cran : ma destinée

a parlé tout haut d'une infinitude si proche. Et je rajouterai encore : avec cette sensation poignante de ne jamais être arrivé là où je voulais aller. Ah ! s'il y a bien quelque chose de plus qui nous manque au quotidien, c'est bien notre invité d'honneur : l'être, celui qui pousse les âges de la vie hors du temps. Qui es-tu ?

Derrière ce visage à toute force, ce conte de toutes les histoires, demeure même du vivant, où que tu ailles rouler dans les paysages cosmiques, Eléonore, je te retrouverai, le ravissement en résonance avec les splendeurs de l'esprit. Quand ta dernière note de vie sur terre s'évanouira tout en lueur dans l'heure passagère, pareil à un Bébé Etoile, je deviendrais une clef dans ta voûte. Mon amie, ma grande amie, semblable à un océan tu as su remplir mon cœur de ta présence et pareil à un bras de mer, tu as su aussi le vider dans la distance. Cependant, tout ce que tu me révèles dans ta lettre, me fait prendre une route qui s'élève. Elle monte vers une source, et vois-tu, mon plus grand cadeau entre ciel et terre sera de te prendre la main pour aller avec tant d'étonnement en ce lieu magique de l'Univers : l'appel d'amour.



Je l'entends comme si je le voyais, d'ondes et de reflets, pendant qu'une eau monte, une autre bascule dans le palimpseste des secrets. L'appel s'ajoute au silence, il m'entrouvre les portes de son monde sonore. Quel goût de la grandeur ! Cela me rappelle les années bénies, celles passées dans le présent, sans oublier celles dormies, évanouies au pays des nuits. Depuis toujours, l'homme est un voyageur entre son passé et aujourd'hui, entre les étoiles des jours et les bleus du ciel, et quand vient l'appel d'amour, tout se met à vibrer dans le présent. Au fond du cœur, la liaison se fait.

Je revois de si près, distinctement, les « angélitudes »<sup>1</sup> qui nous relient, et plus proche encore, l'octave qui nous agrandit par des routes qui sortent du temps ordinaire.

Je ne t'écrirai rien de plus ce soir... Je prends juste ce qui m'est nécessaire au voyage, et d'un commun accord entre notre passé et aujourd'hui, si la vie commence alors, je lui réponds oui maintenant, jusqu'à l'infini instant. J'arrive...

<sup>1</sup> angélitudes : évènements suprasensibles

— |

— |

## SOMMAIRE

Préface de Régis Nivelles .....	9
Mes premiers mots avant de te lire .....	17
Le 21 juin 2009 à St-Jean-La-Conques .....	25
Dans le jardinet – 11 heures .....	39
Dans la cuisine – 12 heures .....	47
Du haut d'une émotion – 13 heures 25 .....	53
Du temps qui passe – 15 heures 30 .....	61
Près d'un chênetau – 16 heures 45 .....	71
Sous un vieil arbre – 17 heures 33 .....	79
Dans la paix du soir – 19 heures .....	89
Dans l'envolée de la nuit – point d'heures ...	95

## INFORMATION POUR LE LECTEUR

*Celles et ceux qui voudraient s'exprimer sur cet ouvrage peuvent le faire librement à l'adresse ci-dessous. Une personne prendra le temps nécessaire pour vous lire et vous répondre, dans la mesure de ses possibilités.*

### Courrier des lecteurs

Les Editions de L'ESCARBOUCLE à Yverdon,  
Case postale 894, 1401 Yverdon-les-Bains  
SUISSE  
[www.escarboucle.ch](http://www.escarboucle.ch)